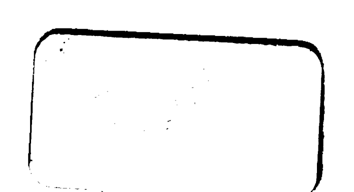




Reynaud

LES INTRIGUES
DU CABINET
DES RATS,

9471

APOLOGUE NATIONAL,

Destiné à l'Instruction de la Jeunesse, & à l'amusement des Vieillards.

Ouvrage traduit de l'Allemand en Français, & enrichi de vingt-deux planches gravées en taille douce.

Utile dulci.



A PARIS,

Chez { Le Roi, Libraire, rue Saint-Jacques. La veuve Marchand, Libraire, rue de la Barillerie, près le Palais.

M. DCC. LXXXVIII.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

AVIS
DU TRADUCTEUR.

LE livre, que nous présentons au public, a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe ; écrit originairement en Allemand, il fut traduit au milieu du XVI siècle en latin par Hartmann Schopper, qui le publia à Francfort en 1567. Bientôt les Anglois s'en emparèrent, & il parut à Londres sous le titre de *Renard the fox*. Enfin, on le vit paraître successivement en Français, en Italien, en Flamand, & les diverses éditions que l'on en publia dans toutes les langues, furent aussi-tôt épuisées. Si la rapidité du débit, est un préjugé favorable à une production littéraire, jamais livre n'eut autant de mérite que le nôtre, puisque aucun ouvrage ne fit autant de sensation.

L'auteur de ce petit ouvrage paraît avoir eu pour objet de peindre les abus du despotisme, & les suites funestes d'une maligne hypocrisie, sous la figure de l'apologue & de la fable ; mais si l'on en croit Eccard, le fond de cette intrigue a été puisé dans l'histoire, & il n'y a que les circonstances qui en soient fabuleuses. Ce sont les principaux traits de la conduite d'un Comte du IX[e] siècle, qui ont ainsi exercé le pinceau de l'écrivain. Voici ce que dit sur ce sujet Eccard (*).

(*) Dans la préface qui precède les *Libnitii Collectanea etymologica. Hanov.* 1717.

« Sur la fin du IXe siècle, il y avait en
» Lorraine un Comte, appellé Rginard,
» ou Reinard, qui passait pour le plus rusé
» politique de son tems. Il étoit le chef du
» conseil de Zwentebold, son Roi, qui jugea
» à propos de l'exiler. S'étant retiré secréte-
» ment dans un château fortifié, qui lui ap-
» partenait, il joua le prince de toutes les
» manières, tantôt en suscitant contre lui les
» Français, tantôt en provoquant le Roi de
» Germanie. Les peuples voisins, suivant
» l'usage observé alors, s'égayèrent à faire
» des chansons sur les principaux traits d'astuce
» qu'il avoit mis en œuvres. Ce fut dans ces
» chansonnettes que l'on qualifia le Comte de
» Renard. C'est ce qui donna occasion au
» fameux apologue du Renard, qu'on lit en-
» core avec le plus grand plaisir ».

Il est vraisemblable que le *Roman du Renard*, composé en vers par Jaquemart Gièlée de Lille, en 1290, à la même origine que notre apologue. Ce roman à été imité en prose par Jean Téneffay, & imprimé en caractères gothiques à Paris, en 1487. Mais, quoique l'auteur Allemand & l'écrivain Français aient travaillé sur le même sujet, ils ont traité bien différemment leur matière. Le premier paraît n'avoir eu pour but que de tracer un conte imaginé à plaisir, & l'autre voulait nous tracer l'histoire d'un brigand célèbre, en déguisant seulement les noms des principaux acteurs de la scène.

LE



LES INTRIGUES DU CABINET DES RATS.

CHAPITRE PREMIER.

Les Animaux se rendent à la cour du Lion leur roi. Trigaudin, *ou le Renard ainsi nommé, ne s'y trouve pas : il est accusé par le Loup.*

DANS le tems que les Bêtes parlaient, les philosophes n'étaient point assez téméraires, pour les traiter de pures machines.

Loin de leur diſputer le ſentiment, ils ne leur refuſaient pas même la raiſon. Dans ce tems-là le Lion, roi des Animaux, réſolut d'aſſembler ſes ſujets à ſa cour, afin de connaître par lui-même l'état de ſon royaume, & de remédier aux abus qui pouvaient s'y être gliſſés. Pour faciliter l'aſſemblée & pour la rendre plus brillante, il choiſit la belle ſaiſon, le mois de mai, mois où les arbres ſont couverts d'une verdure naiſſante, où l'air retentit du chant mélodieux des oiſeaux, & où la campagne eſt ornée de fleurs & enrichie d'un tendre pâturage. Tout le peuple animal fut convoqué, grands & petits. Ils ſe rendirent tous à la cour. Il n'y eut que Trigaudin *le Renard* qui, ſe ſentant coupable, n'oſa pas y paraître. Il avait joué de mauvais tours à pluſieurs autres animaux. Auſſi dès qu'ils furent arrivés, ils ne manquèrent pas de porter leurs plaintes contre lui. Il n'aurait eu que des accuſateurs, ſi le Blereau, qui était ſon neveu & ſon ami, n'eût entrepris de le défendre.

GLOUTON, ainſi s'appellait le Loup, avança avec toute ſa famille devant le roi, & lui dit : » ſeigneur roi, rendez juſtice à un malheureux père, qui implore votre puiſſance. Vengez-moi de Trigaudin, &

punissez-le de sa noire malice. Entré depuis peu chez moi pendant mon absence, il a trouvé mes enfans qui jouaient ensemble. Que vois-je, s'est-il écrié? les petits malpropres! comme les voilà faits! ils ont de la crotte par-dessus les oreilles. Que vous serez étrillés, si votre père revient, & qu'il vous trouve en cet état! Venez vîte, que je vous essuye. Feignant là-dessus de vouloir leur rendre ce bon office; il les a tellement égratignés, qu'il leur a crevé les yeux. En vain l'ai-je poursuivi, pour tirer raison de son procédé. Il a échappé à toutes mes poursuites. Si je voulais raconter les différens sujets de plainte qu'il m'a donnés, j'entrerais dans un détail, qui ne finirait point «.

Un Chien, nommé Courtois, qui était là, se servit de l'occasion & chargea aussi le Renard. » Puissant roi, dit-il, je me trouvai l'hiver dernier réduit au point de n'avoir plus pour toute provision qu'une andouille. Trigaudin l'ayant apperçue me l'arracha; & je me trouvai alors en proie à la faim la plus cruelle «.

Moustache, c'était le nom du chat, éleva sa voix, & dit avec colère: » seigneur roi, on vous cache une circonstance. Trigaudin n'est pas le seul coupable.

Ce que Courtois rapporte, s'est passé à mon préjudice. Quoique je n'en aie jamais rien témoigné, l'andouille était à moi : je l'avais attrapée dans un moulin, pendant que le meûnier était endormi. Courtois se jetta dessus, & s'en saisit. S'il la réclame, elle ne m'appartenait pas moins. Ainsi j'ai plus lieu de me plaindre que lui «.

GLOUTON revenant à la charge ajouta : » on ne saurait disconvenir que Trigaudin ne soit un maître fripon & un insigne scélérat. Il verrait dépouiller notre roi même de ses états, qu'il s'en embarrasserait peu, s'il lui en revenait seulement une cuisse de chapon. Le brigandage qu'il exerce journellement demande une punition exemplaire ; si les friponneries demeuraient impunies, personne ne serait plus en sûreté «.

RÉFLEXION.

QUI s'accoutume à mal faire s'attire de nouveaux ennemis chaque jour, & court à sa perte.



CHAPITRE II.

Dominant le Blérau *prend la défense de Trigaudin* le Renard.

DOMINANT *le Blérau*, neveu de Trigaudin, supportait avec peine ces accusations. Il prit la parole, & dit : » cela vous sied fort mal, seigneur glouton : de quoi venez vous accuser mon oncle ? Je voudrais qu'il plût au roi d'ordonner que celui des deux, qui a le plus offensé l'autre, fût pendu au premier arbre. Si chacun avait l'oreille du roi, comme vous l'avez, vos affaires n'iraient pas trop bien. Ne vous

ſouvient-il pas d'avoir mordu pluſieurs fois mon oncle juſqu'au ſang ? Que n'avez-vous point fait d'ailleurs à ſon préjudice ? Parlerai-je de cette Oie, que vous dévorâtes ſans lui en rien laiſſer, il n'y a pas encore long-tems ? Vous lui aviez bien dit d'attendre, & qu'il en aurait ſa part : mais ce fut tout ce qu'il put tirer de vous que la promeſſe ; cependant il avait lui ſeul attrapé l'Oie ; & vous ſavez qu'il avait couru le plus grand danger dans cette haſardeuſe expédition : car le payſan à qui appartenait le volatile, le ſurprit en flagrant délit, & penſa l'aſſommer «.

» ET toi, maître Courtois, à t'entendre parler, tu n'avais plus qu'une andouille dans l'hiver, dans une ſaiſon où l'on a bien de la peine à vivre. Il te ſied bien de venir réveiller le Chat qui dort ! Pour peu que tu euſſes d'honneur, tu aurais gardé le ſilence ; puiſque tu avais volé l'effet que tu réclames. C'eſt le proverbe : *ce qui vient de la flûte retourne au tambourin*. Peut-on blâmer quelqu'un d'intercepter un larcin ? Il eſt permis d'arrêter par-tout un effet que l'on reconnaît avoir été volé ! Qui pour ta peine t'aurait aſſommé ſous le bâton, n'aurait fait tort qu'à la juſtice, qu'il aurait fruſtrée de ſa proie.

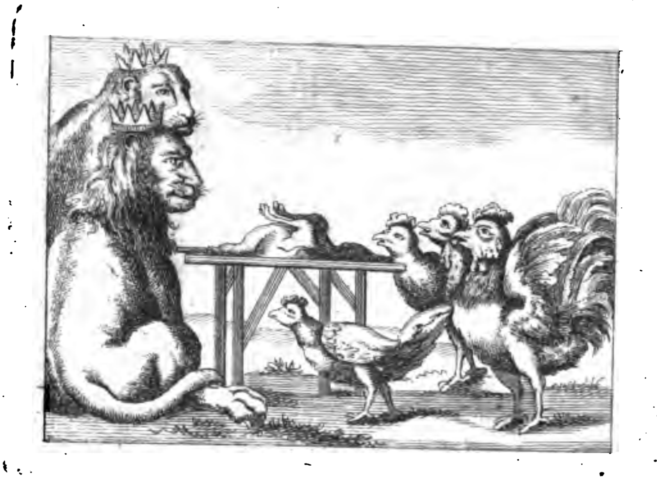
Mon oncle doit peu s'inquiéter de pareilles accusations. D'ailleurs on sait que depuis quelque tems il fait profession de la plus rigoureuse probité. Il ne tend plus de pièges à personne : il a même résolu d'abandonner son château de Malperdu (*). En un mot il veut mener désormais une vie irréprochable «.

RÉFLEXION.

AVANT que de juger, il faut entendre les deux parties : souvent celle, qui a le plus de tort, est la première à se plaindre.

(*) Refuge du Renard.





CHAPITRE III.

Trigaudin le Renard *est accusé par Gozille* le Coq.

PENDANT que Dominant *le Bléreau* plaidait ainsi pour Trigaudin, on vit approcher Gozille *le Coq* & toute sa parenté. Ils escortaient une civière, sur laquelle était une Poule morte appelée Coppette, à qui l'accusé avait emporté la tête. Ils venaient faire leurs plaintes & demander justice d'un crime si énorme. Gozille par intervalles battait des ailes d'un air touchant & lamentable. Il avait à ses côtés deux Coqs, l'un

appellé Clairet & l'autre Criard, qui tous deux étaient freres de la pauvre Coppette exposée sur la civière. Ils paraissaient tous accablés de tristesse. La civière était portée par deux Poules, qui jetaient de grands cris sur la mort de leur sœur. La troupe plaintive arrivée, Gozille tint ce discours: » roi magnanime, regardez avec votre bonté ordinaire le triste état, où Trigaudin *le Renard* m'a réduit. Au mois d'Avril dernier, aux approches de la belle saison, je me voyais une famille nombreuse. J'avais sept garçons & huit filles, qui tous les jours allaient se promener dans une vaste cour remarquable par son excellente fortification. Elle était enceinte & défendue d'un bon mur; il y avait plusieurs gros Chiens qui la gardaient; de manière que mes enfans n'avaient rien à craindre. Trigaudin, qui les marchandait, rodait souvent autour du mur, épiant l'occasion d'entrer: mais les Chiens l'empêchaient d'exécuter ses mauvaises intentions; ils l'assaillirent même une fois très-vivement. Peu s'en fallut qu'ils ne lui ôtassent pour jamais l'envie d'exercer de nouveaux brigandages; car ils lui emportèrent une partie de la peau. Cependant il échappa encore pour notre malheur & pour celui des

autres animaux à cette dangereuse attaque. Nous fûmes délivrés de ses persécutions pendant un tems ; mais bientôt il vint me trouver avec une déclaration, qui portait que votre majesté, pour faire cesser toutes violences & hostilités dans son royaume, accordait un pardon général aux malfaiteurs, & invitait ses sujets à oublier le passé, voulant qu'il y eût à l'avenir une paix universelle & inviolable entre eux tous, & que les uns & les autres s'entraidassent réciproquement de leurs conseils, pour l'utilité commune. Quant à moi, seigneur Gozille, me dit-il d'un ton amical, je suis enfin rentré en moi-même : ma conduite est toute autre qu'elle ne fut autrefois. Je serais maintenant fâché de causer le moindre chagrin à qui que ce soit. Ne craignez plus rien de ma part. D'ailleurs je m'en vais faire un grand voyage & parcourir le monde. J'irai où il plaira à la fortune de me conduire. Ainsi je prends congé de vous ; ménagez bien votre santé, & ne chantez pas trop matin, de peur de vous enrhumer «.

» Il partit en apparence ; mais il ne disparut que pour venir se cacher derrière une haie. Je me réjouissais moi & mes enfans de son absence prétendue. Je les me-

nais promener au-delà du mur. Quelle fut ma frayeur! Je ne pensais à rien moins qu'à sa personne, lorsque tout d'un coup il se lance sur le plus fort de la bande : il le saisit, l'emporte & le dévore en un moment. Cette fatale journée eut encore de plus fâcheuses suites. Dès que le scélérat eut goûté d'un mets qui lui paraissait si délicat, il n'y eut plus ni chasseurs ni Chiens, qui pussent l'éloigner. Jour & nuit nous étions exposés à ses surprises. Enfin de quinze jeunes rejetons qui composaient ma famille, il ne m'en reste plus que quatre. Heureux, si je puis les soustraire à ses pièges! Hier encore les Chiens lui arrachèrent ma fille Coppette, que nous apportons étendue sur cette civière. Ce sont-là, seigneur roi, les motifs qui m'obligent d'avoir recours à votre majesté. Elle voit les pertes irréparables que j'ai faites: je viens la supplier de me venger de tous les attentats que l'infâme a commis tant contre moi que contre ceux qui m'appartiennent. Le plus cruel supplice n'est pas assez grand pour punir tant de crimes «.

RÉFLEXION.

Ne nous fions jamais à un ennemi, sous quelque prétexte qu'il vienne à nous.



CHAPITRE IV.

Le roi tient conseil sur les mesures qu'il doit prendre contre Trigaudin le Renard.

Ces nouvelles plaintes n'accommodaient pas les affaires de Trigaudin. » Hé bien ! dit le roi, parlant au Bléreau, vous voyez, maître Dominant, comme votre oncle s'est corrigé. Je jure par ce scèptre à jamais vénérable, que je tiens à la main, qu'il sera puni, d'une manière exemplaire de tant de scélératesses, ou que mon trône sera enséveli pour jamais dans le sombre séjour

des enfers. Toi, mon pauvre Gozille, essuye tes larmes; elles ne te rendront pas ta fille. Nous allons l'enterrer honorablement; & nous verrons ensuite comment nous nous y prendrons pour venger sa mort«. Aussi-tôt le roi donna ordre que l'on portât Coppette en terre; ce prince suivit le convoi. Le cortège était d'ailleurs fort nombreux; toute la gente Animale s'était empressée de se rendre aux funérailles de l'infortunée victime de la voracité du Renard.

La cérémonie achevée, le roi assembla son conseil. On y délibéra de quelle manière on procéderait contre le traître Trigaudin. Il fut résolu qu'on l'enverrait sommer de comparaître à la cour. On expédia un décret d'ajournement personnel. Le roi adressant ensuite la parole à Grosbrun *l'Ours* : » maître Grosbrun, lui dit-il, je vous charge de cette commission délicate : mais prenez garde de vous laisser surprendre. Vous avez affaire à un fin matois; il fait des tours, dont on ne se garantit pas aisément : Vous pourriez bien tomber dans ses pièges «. » A la bonne heure, seigneur roi, répondit Grosbrun. Si le fripon m'attrappe ce sera pour mon compte : mais j'espère le mener de la bonne manière. Il sera obligé d'avouer que Grosbrun n'est pas si lourdaut

qu'on le pense«. Là-dessus l'animal, piqué d'honneur, partit fièrement & ayant la meilleure opinion de lui-même.

RÉFLEXION.

QUELQUES plaintes qu'un prince reçoive contre un de ses sujets, il ne doit pas le condamner avec précipitation : l'équité exige qu'il entende les défenses de l'accusé, & qu'il en pèse mûrement toutes les circonstances.





CHAPITRE V.

Grosbrun l'Ours *va porter un ajournement personnel à Trigaudin. Celui-ci lui fait le plus bel accueil & le reçoit avec apparence d'amitié.*

GROSBRUN avançait fièrement vers le domicile de Trigaudin. La joie, qu'il ressentait de la commission importante qu'on lui avait donnée, n'était troublée, que par le souvenir de l'inquiétude qu'on avait paru témoigner sur ses lumières & sur son adresse. Après avoir cheminé pendant quelque tems, il approcha d'un bois épais, où Trigaudin

avait coutume d'aller chaſſer. Près de là était une montagne, qu'il fallait gravir pour arriver au château de Malperdu. Le rusé animal avait plusieurs résidences : mais ce château était son meilleur fort. C'était-là qu'il se retirait, quand il avait de mauvaises affaires.

GROSBRUN arrivé devant la porte du château, cria le plus haut qu'il put : » Trigaudin, es-tu là ? Je suis Grosbrun : c'est le roi qui m'envoye ; il t'ordonne de venir inceſſamment à la cour. Si tu désobéis à ses ordres, il a juré qu'il te ferait pendre. Ainsi, mon ami, j'ai un bon avis à te donner : ne diffère pas de partir ; viens avec moi «. Trigaudin était alors couché au soleil à quelque distance de la porte, au dedans du château. Dès qu'il eut entendu dire à Grosbrun qu'il venait de la part du roi, il fut effrayé ; il se retira dans un réduit secret ; car il avait dans ce château bien des coins & des recoins, les uns larges, les autres étroits ; ceux-ci pratiqués en ligne droite, ceux-là en ligne courbe ; en sorte qu'il n'était pas aisé à trouver, quand il avait fait quelque vol, ou quelque autre action criminelle. Dans sa perplexité il donnait la torture à son imagination, cherchant comment il se déferait de Grosbrun,

qui avait la hardiesse de venir ainsi le menacer. A la fin il jugea à propos d'aller le reçevoir : mon oncle, lui dit-il, soyez le bien-venu. Celui, mon cher oncle, qui vous a fait monter cette pénible montagne, ne vous a pas rendu un grand service. Vous êtes extrêmement fatigué : la sueur vous découle de tous côtés. On pouvait vous épargner tant de peines. Je savais qu'on m'attendait à la cour, & je devais partir demain pour m'y rendre. Mais puisque vous êtes ici, je profiterai de l'avantage de vous recevoir chez moi. Vos sages conseils ne me seront pas inutiles, quoique je n'aie rien à craindre. Mais quoi ! ne pouvait-on pas charger tout autre que vous d'une aussi pénible commission ? Après le roi vous êtes le plus noble & le plus illustre personnage du royaume. De quelle corvée vous charge-t-on ? Cela me paraît étrange. Si j'étais en état, je partirais tout à l'heure avec vous : mais j'appréhende de ne pouvoir pas bien marcher, parce que j'ai mangé extraordinairement. Grosbrun lui coupant la parole : qu'as-tu mangé, je te prie, pour être si rassasié ? Hélas ! mon cher oncle, répondit Trigaudin, les pauvres gens vivent, comme ils peuvent. Jugez-en par moi : je suis obligé de manger

de ce que je n'aime guere, faute d'avoir autre chose : je me suis bourré le ventre de miel. Comment donc, repartit Grosbrun d'un ton careſſant ? Que dites vous-là, mon neveu ? Eſtimez-vous ſi peu le (*) miel ? C'eſt une excellente nourriture ; on en fait cas par-tout. Moi qui vous parle, je m'en accommoderais bien : mon cher neveu, faites-m'en avoir quelques rayons, s'il vous eſt poſſible ; & je ſerai toute ma vie votre fidèle ami.

RÉFLEXION.

Le vrai moyen de réuſſir dans ſes entrepriſes, c'eſt de prendre les gens par leur faible. Les orgueilleux ſe laiſſent ſéduire par les louanges, les avares par l'argent & les gourmands par la bonne chère.

(*) Les Ours aiment extrêmement le miel. En voici un témoignage tiré de Davity. Il y a, dit cet auteur, quantité de mouches à miel en Moſcovie. Elles ſe tiennent non ſeulement dans les rûches qu'on leur a dreſſées ; mais encore elles rempliſſent de miel le creux de quelques arbres dans les fôrets. Un payſan s'était laiſſé couler du haut d'un grand arbre creux, pour chercher du miel. Etant en bas, il ſe trouva dans le miel juſqu'à la poitrine, & demeura deux jours en cet état. Une Ourſe vint pour manger de ce miel : comme elle deſcendit en arrière, il la ſaiſit avec ſes bras, dès qu'elle fut à ſa portée ; & il l'effraya à grands cris, ſi bien qu'elle remonta avec précipitation ;



CHAPITRE VI.

Grosbrun l'Ours, *tâchant d'atteindre du miel, se prend dans la fente d'un chêne, où il est bien battu.*

MON oncle, dit Trigaudin, je crois que vous vous moquez de moi. Non vraiment, repartit Grosbrun, je n'en ai nulle envie : je parle sérieusement. Quoi ! ajouta Trigaudin, c'est tout de bon ! vous aimez

& lui qui la tenait fortement, se retira du péril par ce moyen. *Nouveau théatre du monde contenant les états & empires &c. par Davity. fol. Paris 1655. p. 793.*

le miel. Si cela eſt, vous aurez de quoi vous contenter. Fuſſiez-vous trente, vous ne mangeriez pas tout le miel que l'on trouve en ce pays. Que dites-vous, répliqua Grosbrun ? vous ne me connaiſſez pas, mon cher neveu. Quand j'aurais tout le miel qui pourrait ſe trouver depuis Anvers juſqu'a Lisbonne, j'en viendrais à bout moi ſeul. J'en doute, reprit Trigaudin; & quand je l'aurai vu, je le croirai : venez avec moi. A une lieue d'ici, demeure un appellé *Santerre*; il a tant de miel chez lui que vous en aurez aſſez pour ſix ſemaines, quelque appétit que vous ayiez. Je vous mettrai à portée de vous en raſſaſier. Mais au moins, mon cher oncle, c'eſt à condition que vous me ſervirez à la cour contre mes ennemis. Grosbrun lui promit que s'il le raſſaſiait une fois de miel, il pourrait compter ſur tout ſon zèle, & qu'il le défendrait contre tous ceux qui voudraient lui nuire. Eh bien ! dit Trigaudin, puiſque vous m'offrez ſi galamment un bon office, vous pouvez diſpoſer de tout ce qui m'appartient. Je vous offre non-ſeulement tout le miel des environs, mais encore tout ce qui pourrait contribuer à vous ſatisfaire.

GROSBRUN était très-flatté de ces offres

généreuses : son ambition était satisfaite, en même tems qu'on lui promettait d'alimenter sa gourmandise. Allons, mon oncle ; continua Trigaudin ; vous en aurez plus que vous ne pourrez en consommer dans l'endroit, où je vais vous conduire. Quoique j'aie de la peine à marcher, je me ferai violence à cause de l'amitié particulière que j'ai pour vous. Quand je vous aurai montré le magasin de miel, je me reposerai. Vous êtes de tous mes parens celui que j'ai le plus à cœur de servir. Grosbrun le remercia fort, & le pressa de finir les complimens. Ça, dit Trigaudin, vous allez bientôt avoir autant de miel que vous en pourrez porter ; il voulait parler de coups de bâton : mais le gros lourdaut ne l'entendait pas ainsi ; il suivait son guide, comme un aveugle qui se laisse conduire dans un précipice. Enfin ils arrivèrent au magasin prétendu.

SANTERRE était charpentier. Il avait commencé à fendre dans sa basse-cour le tronc d'un chêne ; & il devait l'achever le lendemain. La fente était déja assez grande. Trigaudin voyant que Grosbrun y passerait bien la tête, en fut fort aise : c'était ce qu'il avait souhaité. Il dit d'un air content à Grosbrun : voyez-vous présentement,

mon oncle, voici déja un tronc d'arbre ; dont le fond eſt tout rempli de miel. Vous pouvez aiſément y avancer la tête : mais prenez garde de trop manger, de crainte de vous rendre malade, je ſerais bien fâché qu'il vous arrivât du mal. Mon neveu, répondit Grosbrun, ne craignez rien : penſez-vous que j'aye ſi peu de diſcrétion ? Je ſais qu'il faut avoir de la modération en toutes choſes. Auſſi-tôt il mit les deux pattes de devant & la tête juſqu'au col dans la fente ; & ne ſentant pas encore le miel, il faiſait de grands efforts pour y atteindre. Trigaudin l'encourageait : allons, mon oncle, diſait-il, pouſſez, vous y voilà bientôt. Grosbrun donna une forte ſecouſſe pour avancer. L'autre profita du moment & fit ſauter le coin qui ſoutenait la fente. A l'inſtant elle ſe reſſerra : la tête de Grosbrun y reſta priſe : il n'avait ni l'induſtrie ni la force de s'en tirer. Quand Trigaudin le vit ſi bien pris, il ſe mit à plaiſanter : hé bien ! dit-il, mon oncle, comment trouvez-vous le miel ? Eſt-il bon ? n'en mangez point trop. Vous vous incommoderez ; & nous ne pourrons plus aller à la cour. Contentez ſeulement votre appétit ; & après je vous menerai boire pour faire paſſer ce qui vous ſera reſté dans la gorge.

Grosbrun de son côté se demenait fortement avec ses pattes de derrière. Santerre entendant du bruit vint voir ce qui se passait. Il n'eut pas plutôt apperçu l'Ours qu'il alla avertir tous ses voisins. L'un accourut avec un bâton, l'autre avec un fléau ; les femmes même se saisirent à la hâte de leurs quenouilles. L'animal reçut une si grande volée de coups, qu'il était prêt à succomber. Cependant par un effort véhément il se débarrassa la tête. A la vérité ce ne fut pas sans en laisser la peau avec ses deux oreilles. Il n'était guère possible de voir bête en plus pitoyable état. Ses deux pattes de devant restaient encore enfermées. Pendant qu'il se tourmentait pour les dégager, les paysans le chargeaient à qui mieux-mieux. Sur ces entrefaites un frère de Santerre arriva, tenant une massue à la main. C'en était fait du pauvre Grosbrun, s'il eût attendu l'assaut : mais sensible au nouveau danger, il ranima toutes ses forces ; & avec une secousse de désespéré il arracha ses pattes de la presse. Sautant aussi-tôt vers la porte, il alla gagner dans le voisinage le bord d'une rivière rapide & profonde. Sur ce bord qui était élevé, il rencontra une troupe de femmes que le bruit de son malheur avait assemblées ; &

il en culbuta trois dans l'eau. On ne pensa plus à le poursuivre ; chacun courut au secours des femmes qui se noyaient.

GROSBRUN, tiré de péril, mais clochant tout bas & ne pouvant se soutenir sur ses pattes qui étaient dépouillées, se lança dans la rivière : & il se mit à nager du mieux qu'il put. Tout maltraité qu'il était, il se trouvait encore heureux d'être échappé : il maudissait le magasin de miel, & le neveu scélérat qui l'y avait mené. Après avoir nagé quelque tems, il se sentit si fatigué, qu'il fut obligé d'aborder à terre. Il s'y accroupit, plaignant & déplorant sa triste aventure ; il n'ignorait pas qu'il ne pouvait attendre d'autre assistance que celle qu'il se procurerait lui-même.

QUANT à Trigaudin, il avait attrapé une poule chez Santerre, & aussi-tôt il avait pris la fuite avec sa proie. Persuadé que l'Ours n'échapperait pas au danger dans lequel il l'avait précipité, cette idée le comblait de joie. Me voila défait, disait-il en lui-même, du plus grand ennemi que j'eusse à la cour : & ce qu'il y a de meilleur pour moi, c'est qu'on ne m'accusera pas de sa mort ; car personne ne m'a vu qui puisse me dénoncer au Roi.

COMME il s'occupait de ces réflexions,

il jeta la vue du côté de la rivière, & il apperçut Grosbrun qui se reposait. La tristesse & l'accablement succédèrent bientôt à la joie. O Santerre, s'écria-t-il, transporté de dépit, gros hébêté que tu es! Tu mériterais d'être privé pour jamais des douceurs de la lumière, pour avoir laissé échapper un si bon morceau, tandis qu'il ne tenait qu'à toi de t'en saisir: tu ne mérites pas de manger d'un (*) mets si excellent. Dans sa consternation il avança vers Grosbrun: malgré le triste état, où il le vit, il eut encore l'effronterie de le railler. Qu'avez-vous donc, lui dit-il, mon gros Brunet? Avez-vous oublié quelque chose chez Santerre? Lui avez-vous payé son miel? Vous en avez vraisemblablement mangé jusqu'à la satiété: si vous ne l'avez pas payé, j'irai volontiers de votre part lui en porter la valeur: mais parlez moi sincèrement; vous a-t-il paru bon? J'en sais encore d'autre au même prix. Hé! mon cher oncle, qu'est-ce que je vois? Qui vous a accommodé de la sorte? Qui vous a découvert la tête & les pattes? Où sont vos oreilles? Ah! je devine la cause

---

(*) Pline & Plutarque disent que la chair de l'Ours est un mets excellent.

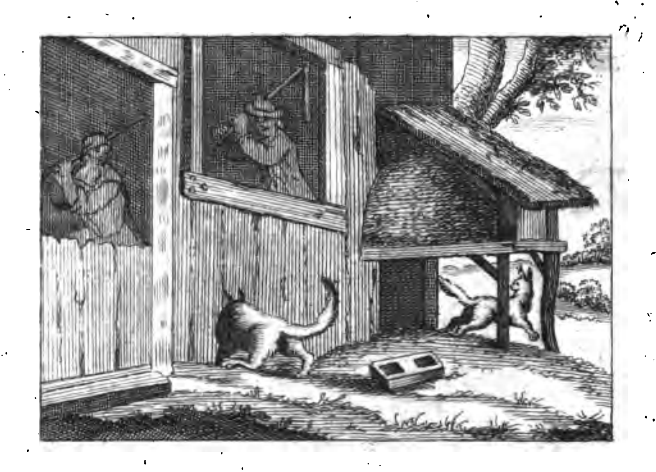
de ce désarroi; vous avez apparemment trop chaud : c'est pour cela que vous avez ôté votre bonnet & vos gands.

A TOUTES ces railleries, Grosbrun ne se sentait pas de colère : mais il n'était pas en état d'en tirer vengeance; il souffrait ce qu'il ne pouvait empêcher. Pour ne pas s'entendre plaisanter davantage, il se jeta à l'eau & passa de l'autre côté de la rivière. Il était fort embarrassé de savoir comment il retournerait à la cour. La douleur qu'il sentait aux pattes ne lui permettait pas de marcher : cependant quelque pénible que fût le voyage, il l'entreprit : à défaut d'autres moyens, il se traîna sur le ventre, il se roula sur le dos, jusqu'à ce qu'il fût arrivé.

RÉFLEXION.

IL faut éviter les méchans. Leur conseil & leur compagnie attirent toujours des malheurs.





CHAPITRE VII.

Sur les plaintes de Grosbrun l'Ours, *le roi dépêche Moustache* le Chat, *qui tombe aussi dans les pièges de Trigaudin.*

TEL était l'état déplorable où se trouvait Grosbrun, lorsqu'il arriva à la cour. Il se présenta alors au roi, pour lui rendre compte de sa négociation. Puissant monarque, dit-il, il est inutile que je m'étende ici beaucoup sur les suites de la commission que vous m'avez confiée. Le triste état où je suis vous fait assez sentir quels ont été mes succès. Votre majesté voit de quelle

heureuſe. Le roi m'a envoyé vers vous ; ce prince vous ordonne de venir lui parler préſentement ; & il vous menace de mort, ſi vous n'obéiſſez. O mon cher neveu, répondit Trigaudin, que j'ai de joie de vous voir ! Vous reſterez cette nuit avec moi : nous la paſſerons à nous réjouir enſemble ; & demain nous irons à la cour. Grosbrun eſt déja venu ici : mais il m'a parlé avec tant de hauteur & de dureté que je n'aurais pas voulu faire le voyage avec un tel ruſtre. A préſent que je vous vois, vous en qui j'ai plus de confiance qu'en perſonne, je vous ſuivrai par tout où vous voudrez. Il vaut mieux, répliqua Mouſtache, que nous marchions pendant la nuit ; le clair de la Lune aſſurera nos pas : nous profiterons du beau tems. Mon cher neveu, reprit Trigaudin, il y a trop de danger à marcher de nuit : attendons à demain. Mais, dites-moi, demanda Mouſtache, que mangerons-nous à ſouper ? Vous ſavez, que tout eſt bien cher aujourd'hui ; on n'a plus rien qu'à force d'argent. Si vous vouliez vous contenter de quelques rayons de miel.... Bon, dit Mouſtache, vous m'offrez-là un plaiſant régal ! J'aimerais bien mieux une Souris graſſe, une Souris qui fût un peu dodue, que tout le miel du

monde. Trigaudin faisant l'étonné : une Souris, mon neveu ! Est-ce là l'objet de votre convoitise ? Je sais près d'ici une grange, où il y a une si grande quantité de Souris, que vous & tous les vôtres trouveraient de quoi s'y rassasier. J'ai souvent entendu les gens de la ferme se plaindre du dégât qu'elles y faisaient. Hé ! mon oncle, reprit Moustache, menez-moi promptement en cet endroit-là ; & assurez-vous que je vous rendrai tous les services dont je serai capable. Vous m'aurez pour défenseur à quelque extremité que vous soyez réduit ; fussiez-vous abandonné de tous vos autres parens. C'est, ajouta Trigaudin, porter loin la reconnaissance : venez donc avec moi : vous serez bientôt satisfait.

ILS s'acheminèrent à l'instant vers la grange : le mur en était construit avec de la terre : Trigaudin y avait fait un trou la surveille, & il en avait emporté un coq. Le fermier, qui s'en était apperçu, avait tendu un collet (*) au passage, afin de prendre le larron quand il reviendrait. L'animal rusé avait remarqué le piège le

---

(*) Un collet est une corde que l'on tend avec un nœud coulant, pour attraper quelque bête, comme Renard, Lièvre, Lapin, &c.

jour précédent ; il dit à Mouſtache : maintenant, mon neveu, voulez-vous prendre des Souris ? vous n'avez qu'à vous gliſſer par ce trou. Quand vous aurez appaiſé votre faim, revenez ici ; je vous y attendrai : ſongez toujours qu'il faut que nous partions demain de bon matin. Vous avez raiſon, répondit Mouſtache : d'ailleurs comme je ne ſuis point connu dans le logis, il eſt à propos de ne pas attendre le grand jour. Il n'y a rien à craindre pour vous, dit Trigaudin, vous êtes un bon domeſtique.

A CES mots Mouſtache ſe lança dans le trou, & il ſe trouva auſſi-tôt arrêté. Dès qu'il ſe vit pris, il commença à ſe trémouſſer de la belle manière, & ſes efforts devenant inutiles, il entra en furie. Trigaudin, qui ſe tenait en dehors auprès du trou, était ravi de voir l'embarras du meſſager. Hé bien ! dit-il, Seigneur Mouſtache, les Souris vous ſemblent-elles bonnes ? Ne ſont-elles point trop ſèches ? Ne voudriez-vous pas un peu de ſauce ? le fermier eſt un homme civil & obligeant. Il ne vous en refuſera pas par l'eſtime qu'il a pour moi. Je n'ai qu'à l'avertir que vous êtes-là. Vous rempliſſez ſi bien ma place qu'il vous traitera comme il m'aurait traité. Ah ! que Glouton n'eſt-il

n'eſt-il avec vous ! mes vœux ſeraient comblés. Je ne ſuis pas quitte avec lui, & je n'aime point à devoir.

MOUSTACHE ne ceſſait de ſe donner la torture pour ſe débarraſſer. La fermière avait été paſſer la ſoirée dans ſon voiſinage. En rentrant, elle entendit du bruit vers le collet : elle courut à ſon mari qui venait de ſe coucher, mais qui ne dormait pas encore : allons, lui dit-elle, notre homme, nous tenons le mangeur de coqs. Senſible à la perte récente de ſon coq, il ſe jette promptement à bas du lit : il prend une longue corde, groſſe d'un doigt, qu'il plie en cinq ou ſix. La fermière s'arme d'un nerf de bœuf. A la faveur du clair de lune, ils vont ſans chandelle dans la grange. Ils approchent de l'animal, qui, ſentant qu'on vient à lui, ſe tourmente de plus belle. La femme, animée comme elle était, ne tarda guère à lui faire ſauter un œil hors de la tête. Les coups qu'elle donnait à tort & à travers, tombant en partie ſur le collet, le caſſèrent. Mouſtache, délivré & furieux, ſaute au viſage du fermier ; & le déchiquetant vivement avec ſes griffes, il lui fait bientôt un maſque de ſang. Pour l'achever de peindre, il lui emporte le nez d'un coup de dents. L'homme tombe évanoui à la

renverſe. Ciel, s'écrie la fermière! en quel état vois-je là mon pauvre homme? C'eſt le diable, je crois, qui t'a conſeillé de tendre le piège! je voudrais que tu n'y euſſes jamais penſé, & qu'il m'en eût coûté toutes mes Poules. Tu as cru attraper le Renard; & c'eſt pour notre malheur un Chat qui eſt venu ſe prendre.

TRIGAUDIN, content du ſuccès de ſa trahiſon, s'était retiré, lorſqu'il avait vu qu'on venait à la grange. Il avait regagné ſon château. Mouſtache de ſon côté, après avoir déchargé ſa furie, ſe ſauva au plus vîte. Il alla gémir à l'écart, & eſſuyer ſa bleſſure, le mieux qu'il put, en paſſant ſa patte par-deſſus. Quand il ſe fut un peu débarbouillé, il reprit le chemin de la cour.

RÉFLEXION.

IL y a de l'imprudence à ſe laiſſer conduire dans les lieux que l'on ne connaît point, & où le guide ne veut pas entrer le premier.



CHAPITRE VIII.

Au retour de Moustache le Chat, *on envoye Dominant* le Bléreau, *à qui Trigaudin raconte plusieurs de ses tours ; entre autres, comment il avait attrapé Minaudier* le Singe, *& de quelle manière il avait appris à Glouton* le Loup *à sonner les cloches.*

MOUSTACHE arriva de bon matin à la cour. Il était dans un pitoyable état, ayant tous les membres disloqués, & un œil hors de la tête. Le roi fut extrêmement courroucé de voir que l'on recevait ainsi ses

députés. Il prononça contre Trigaudin les plus vives menaces ; & sur le champ il fit rassembler le conseil, dans une ferme résolution de condamner sans autre forme de procès un scélérat dont les crimes étaient manifestes. Dominant *le Bléreau*, qui n'avait pas abandonné sa partie, avança & dit :

MESSEIGNEURS on ne doit pas juger un accusé qu'on ne l'ait cité trois fois en justice. S'il ne comparaît pas à la troisième sommation, alors il est censé convaincu de toutes les prévarications dont on le charge. Qui voulez-vous donc, dit le Roi, que j'envoye ? Je ne crois pas que personne soit assez téméraire pour s'exposer encore aux perfidies de ce fripon. Qui est-ce qui voudra hasarder ses oreilles, ses yeux, sa vie même ? C'est moi, répondit Dominant. Que l'on me donne cette commission ; & je m'en acquiterai avec succès. Très volontiers, répliqua le roi : mais prenez garde qu'il ne vous en arrive autant qu'aux autres. Si je me laisse attraper, reprit Dominant, je permets que l'on me traite d'imbécille. Il partit à l'instant pour Malperdu ; il y trouva Trigaudin avec Hermine sa femme qui alaitait ses cinq enfans. Après avoir salué son oncle & sa tante, il annonça en ces termes l'objet de sa mission : Vos

affaires, mon cher oncle, ne vont pas trop bien à la cour. Il y a de grandes plaintes contre vous. Voici la troisième sommation que vous recevez. Plus vous tarderez, plus vous vous rendrez coupable. Si vous ne venez pas avec moi, vous pouvez vous assurer que le roi fera demain investir votre château : il vous exterminera vous & les vôtres. Le meilleur conseil que j'aye à vous donner, c'est de me suivre. J'ai pris votre parti : je vous ai défendu autant qu'il m'a été possible : mais je n'ai pas plutôt appaisé les cris d'un accusateur qu'il en survient un autre. Vous avez de l'esprit : peut-être confondrez-vous vos ennemis ; ils mettent sur votre compte bien des faits d'importance qui n'y devraient pas être.

HÉ bien ! mon cher neveu, dit Trigaudin, vous jugez donc à propos, que j'aille avec vous ; j'y consens. Si j'ai une fois audience du roi, j'espère qu'il me fera grace. Souvent mes conseils ne lui ont pas été inutiles. On dit de moi à la cour tout ce qu'on veut en mon absence ; on ne m'y épargne pas. Je sais qu'il y en a plusieurs qui ne me veulent pas trop de bien : mais quand j'y serai, je verrai ce que j'aurai à répondre. Au reste j'aime mieux y aller, dussai-je y perdre la tête, que de mettre

ma femme & mes enfans dans l'embarras. Là-dessus il prit congé de sa femme : ma chère Hermine, lui dit-il, ne t'ennuye pas. Je ne saurais me dispenser d'aller voir de quoi il s'agit : mais je tâcherai d'être bientôt de retour. Prends bien soin de nos enfans, sur-tout de Cadet ; car il me ressemble beaucoup, & vraisemblablement il m'imitera en sagesse & en conduite. Je te recommande encore particulièrement Finet ; c'est un petit fripon tout gentil : j'ai de la prédilection pour ces deux-là.

HERMINE était fort triste du départ de son mari, bien persuadée qu'elle ne ferait pas trop bonne chère, quand le pourvoyeur ne serait plus à la maison. Les deux compagnons se mirent en marche. Après avoir cheminé quelque tems, Trigaudin jeta un profond soupir & dit : mon cher neveu, tout le mal que j'ai fait se présente maintenant à ma mémoire. Je crains fort de n'être pas bon marchand de ce voyage-ci. Il n'y a pas, je crois, à la cour un animal que je n'aye offensé, principalement mon oncle Grosbrun ; tu sais que je l'ai vilainement trahi. Il lui en a coûté quelques lambeaux de sa peau, sans compter ses deux oreilles. Moustache *le Chat*, au lieu de prendre des Souris, a été bien battu & s'en

eſt retourné déferré d'un œil. Gozille *le Coq* ne me veut pas de bien : j'ai avalé preſque toute ſa famille.

J'AI redreſſé Minaudier *le Singe* : quoique ce ſoit une affaire aſſoupie, peut-être s'en reſſouviendrait-il, s'il en trouvait l'occaſion. Etant dans un village, je ſentis l'odeur d'une Poularde rôtie. Je ſuivis mon odorat, & j'entrai dans une cuiſine, où je vis ſur un plat près du feu une Poularde qu'on avait tirée de la broche. Minaudier était au coin du feu : je lui demandai ce qu'il faiſait-là. Il me dit qu'il était le domeſtique affidé d'un bourgeois qui était venu prendre l'air dans ce village ; & qu'il gardait la poularde, pendant que la ſervante était allée au jardin chercher du creſſon. Je me doutai bien qu'il s'oppoſerait à mon deſſein. C'eſt pourquoi je commençai à lui faire la moue : il me la fit pareillement. Voyant qu'il entendait raillerie, je me mis à ſauter & à faire des tours de ſoupleſſe : il répondit auſſi-tôt ſur le même ton. Enfin je feignis qu'il m'était entré quelque grain de ſable dans les yeux ; & je mis ma patte deſſus en lui tournant le dos. Minaudier continua à me contrefaire. Dès qu'il eut le dos tourné, je ſautai ſur la Poularde ; & je l'emportai. Il voulut courir après

moi : mais comme il était enchaîné, il fut d'abord arrêté, & j'eus le tems de me ſauver avec ma proie. La ſervante à ſon retour lui aurait fait un mauvais parti, ſi le bourgeois qui m'avait vu fuir, ne l'en eût empêchée.

J'AI joué auſſi de mauvais tours à Glouton. Entre autres, je lui ai appris à ſonner les cloches. Nous paſſions par un hameau, où il y avait une cloche à l'uſage des gens du lieu. Je feignis d'avoir quelque deſſein. Je dis à Glouton d'appuyer ſes pattes contre le mur, où elle était : je les entortillai, je les liai avec la corde ; & je gagnai le large. Il voulut me ſuivre ; & ſe trouvant retenu, il commença à ſonner ſi fort que tous les habitans accoururent pour voir ce que c'était. Avant qu'il pût ſe dégager, il fut roſſé d'importance.

DANS une autre occaſion je lui ai fait brûler le poil ſi près du vif qu'il en eut toute la peau enlevée. Il n'y a pas encore long-tems que nous entrâmes de nuit chez un laboureur. A force de fureter, nous trouvâmes un garde-manger entr'ouvert. Glouton ſe jeta avec avidité ſur quelques reſtes de viande qu'on y avait ſerrés ; & il me dit qu'il ne m'en laiſſerait rien, & que j'allaſſe chercher ma vie ailleurs. Je me

retirai, & de dépit je pouſſai la porte, qui ſe ferma au loquet. Bientôt la queſtion fut de ſortir. Il fit tant de bruit qu'il reveilla toute la maiſon. Chacun ſe lève : on accourt; on ouvre. Si l'on eût apporté plus de précaution, il aurait payé chèrement ſon écot : mais comme dans une alarme de gens réveillés en ſurſaut, il n'était guère poſſible d'y prendre garde de ſi près, on lui compta ſeulement quelques coups de bâton pour la bonne chère.

Un jour je lui promis de le raſſaſſier de chapons gras. Pour le faire donner dans le panneau, je l'obligeai à me jurer qu'en reconnaiſſance, il me prêterait main-forte, toutes les fois que j'aurais beſoin de ſon ſecours. Les ſermens ne lui coûtèrent rien. Que ne ferait-il pas pour ſatisfaire ſa gourmandiſe ? Je le menai dans un village & je le fis monter à un grenier. Je lui dis qu'il s'avançât au dehors de la fenêtre & qu'il tâtât de côté. Pendant qu'il tâtait les chapons, je le culbutai du haut en bas. Il ne ſe ferait pas relevé de ſa chûte, s'il y avait des coups mortels ſur une méchante bête : mais je n'eus d'autre ſatisfaction que de l'entendre heurler en fuyant. Tout eſtropié qu'il était, il ne demanda pas ſon reſte.



CHAPITRE IX.

Dominant le Bléreau *promet à Trigaudin de le servir. Celui-ci, après avoir fait un aveu sincère de la plupart de ses tours, ne témoigne aucun repentir.*

TRIGAUDIN ayant ainsi compté une partie de ses exploits, dit à Dominant : vous voyez, mon cher neveu, que j'ai grand sujet d'appréhender la colère de la cour. Comment me justifierai-je auprès du roi ? Tous mes adversaires vont s'élever contre moi & je succomberai sous le poids

de leurs accusations. Quelle espérance d'avoir ma grace, à moins que vous ne l'obteniez par votre crédit ? Mon oncle, répondit Dominant, prenez courage, & laissez moi faire. Je suis tout dévoué à vos intérêts. Fallût-il ma vie même, je la donnerais pour vous sauver? Au reste vous êtes ingénieux : vous imaginerez quelque expédient qui satisfera le roi & la reine : c'est pourquoi bannissez cette crainte: allons affronter le danger avec assurance. La fortune favorise les intrépides.

DOMINANT & Trigaudin poursuivirent leur route. Ils passèrent devant une ferme, où le dernier allait de tems en tems escamoter quelque Poule grasse, ou quelque bonne Oye pour se régaler avec Hermine sa ménagère. L'occasion le tenta ; il ne fit qu'un saut & s'élança sur un Coq qui s'était écarté. Il le toucha de si près, que les plumes lui en restèrent dans la gueule. Dominant, surpris de cette action, le réprimanda ; Quoi ! mon oncle, dit-il, voulez-vous à l'appétit d'un méchant Coq vous attirer de nouvelles affaires ? Je n'y faisais pas attention, répondit Trigaudin. Cela ne m'arrivera plus. Mais il avait beau promettre ; il ne pouvait quitter son ancienne coutume.



CHAPITRE X.

Trigaudin le Renard *arrive à la Cour. Il est condamné à être pendu.*

QUAND Trigaudin vit qu'il approchait de la cour, le frisson commença à le prendre. Il avait de fâcheux pressentiments : mais c'eût été se condamner lui-même que de paraître déconcerté. C'est pourquoi il dissimula son embarras ; & affectant un air assuré devant le roi, il le salua en ces termes : plaise au ciel de conserver vos jours ! ô roi plein de bonté ! Je sais quelle opinion plusieurs de ceux qui sont ici présents ont

donné de moi à votre majesté. Jaloux de la fidélité & du grand attachement que je témoigne sans cesse à mon roi, tant par mes paroles que par mes actions, ils m'ont rendu de très-mauvais offices auprès de lui. La vertu a de tout tems été exposée à la calomnie : mais le mensonge n'a que des intervalles de faveur ; la vérité triomphe toujours à la fin.

NON, répondit le roi : non, Trigaudin ne crois pas m'endormir : une longue expérience m'a appris de quoi tu étais capable. Tu pourrais m'en imposer, si je te connaissais moins. Tu as comblé la mesure, & tu seras traité comme tu le mérites.

GOZILLE *le Coq*, impatient de se venger, avança & dit : quel tort le traître ne m'a-t-il pas fait ? Tais-toi, Gozille, reprit le roi ; je sais ce que j'ai à faire. La-dessus se tournant vers Trigaudin : c'est apparemment, lui dit-il, dans la réception faite à mes députés, que je dois trouver ces témoignages de grand attachement dont tu te vantes. Dieux ! s'écria Trigaudin, si l'un a été maltraité pour avoir voulu manger du miel à contre-tems, est-ce ma faute ? Et si l'autre entreprenant sans précaution un vol de nuit a perdu un œil, doit-on s'en prendre à moi ? Quoi qu'il en

ſoit, vous êtes le maître de ma deſtinée : vous me traiterez comme vous le jugerez à propos : ma vie eſt entre vos mains.

PENDANT qu'il tâchait ainſi de ſe diſculper, le conſeil ſe raſſembla pour terminer l'affaire. C'était à qui chargerait davantage l'adroit impoſteur : il répondait à tout effrontément. Après qu'on eut entendu les plaintes des dénonciateurs & les défenſes de l'accuſé, on alla aux opinions. Trigaudin atteint & convaincu de vols & de meurtres fut condamné à être pendu.

IL inſiſta pour ſe juſtifier, mais en vain : ſes accuſateurs lui impoſaient ſilence : la ſentence de mort était prononcée ; ils n'en demandaient pas davantage. Dominant le Bléreau & les autres amis de Trigaudin tombèrent dans une grande conſternation : ils ſe retirèrent, pour ne ſe point trouver à un ſpectacle qui leur ferait trop de peine. Le roi lui-même fut touché, quand il les vit partir. Il conſidera que le criminel avait de bons amis, & que tout dangereux qu'il était, il ne laiſſait pas d'être quelquefois utile à la cour par ſes ruſes.

POUR procéder à l'exécution, il ne s'agiſſait plus que de ſavoir où l'on trouverait de la corde & un bourreau. Le pauvre patient prit la parole & dit : j'aimerais

bien mieux qu'on m'expédiât promptement que de me faire languir ; car c'est redoubler mon supplice que d'éloigner ma destinée. Quand mon père mourut, il ne languit point. Demandez une corde à Moustache : il a encore au col celle qu'il a attrapée à la chasse aux Souris ; & comme il est adroit à grimper, qu'il aille attacher la corde : il fera volontiers cette fonction, puisqu'il me sait mauvais gré de la perte de son œil. Si j'en étais cause, je prétendrais qu'il m'en eût obligation : n'est-ce pas une peine épargnée pour lui ? Il n'a qu'une fenêtre à fermer, lorsque les autres en ont deux.

MOUSTACHE fut piqué de ces paroles ; entendez-vous, dit-il, de quelle manière il me plaisante ? Hé bien, nous verrons : je lui apprendrai à railler. Aussi-tôt l'exécuteur borgne ne pensa plus qu'à remplir ses fonctions, & dit seulement à l'assemblée : prenez garde, messieurs, qu'il ne vous échappe. C'est un scélérat dont on ne saurait trop se défier ; ne le manquons pas, pendant que nous le tenons.

RÉFLEXION.

ON doit peu compter sur ses amis dans l'adversité : ils disparaissent à l'instant même où nous avons besoin de leur secours, & ils nous laissent sans consolation.



CHAPITRE XI.

Trigaudin le Renard *étant ſur l'échelle demande à parler, & il eſt entendu.*

ON s'achemina bientôt vers le ſupplice. Trigaudin, qui avait l'œil à tout, s'apperçut que le roi venait à la ſuite : il conçut de-là l'eſpérance de ſe tirer d'un ſi mauvais pas. La fertilité de ſon imagination le mettait au-deſſus des événemens. Il s'aviſa d'un expédient, dont ſes idées portaient déja loin le ſuccès. Plein d'animoſité contre ſes accuſateurs il allait juſqu'à ſe flatter de les faire punir de leur opiniâtreté à provoquer ſon ſupplice ; c'eſt à l'extrémité, diſait-il en lui-même,

lui-même, qu'il est plus glorieux de se relever. Quelque terrible que soit l'orage, je veux encore le calmer. Malgré toute la prévention dont l'esprit du roi est frappé, je saurai bien regagner ses bonnes graces; & ceux qui m'ont voulu perdre, apprendront à ne plus se jouer à moi.

SUR ces entrefaites les préparatifs avaient été faits pour l'exécution. Moustache avait pris le devant; il s'était fait débarrasser de la corde qu'il traînait: il l'avait attachée au gibet, en la laissant pendre par le nœud coulant: déja il saisissait le patient; tant il était empressé de le jeter au vent & de l'étrangler.

ALORS Trigaudin dit en soupirant: je vois bien qu'il faut que je meure: j'ai mérité mille fois la peine que je vais subir. Hélas! Combien a-t-on accusé d'innocents? Combien en accusera-t-on peut-être à l'avenir de crimes que j'ai seul commis? Ce serait une grande consolation pour moi, si l'on m'accordait de les déclarer, afin que personne n'en fût inquiété injustement dans la suite.

TOUS les assistans prièrent le roi de lui accorder une demande qui semblait les intéresser. Trigaudin en eut bien de la joie: il présuma que ses affaires tourneraient

mieux qu'on ne le penſait ; & dans cette opinion il dit d'un ton ferme : meſſieurs, je vous ai fait beaucoup de mal à tous tant que vous êtes. Cependant j'étais né avec de bonnes inclinations ; car je me rappelle qu'étant en bas âge, j'étais ſans malice. Je rodais tous les jours autour des Agneaux, uniquement pour le plaiſir de les entendre bêler. J'étais déja devenu grand, lorſque je rencontrai Glouton le Loup pour la première fois : il me dit qu'il était mon oncle. Nous liâmes amitié ; & depuis cette époque nous avons ſouvent été de compagnie. Il m'apprit à vivre de rapine & de pillage ; il volait le gros, & moi je volais le menu. Je devais avoir moitié par-tout ſuivant la convention verbale faite entre nous deux : mais je n'ai pas lieu de me louer de ſon honnêteté. Loin de tenir ſa parole, il était ſi goulu qu'il ne me laiſſait ſeulement pas le quart de la proie. Que dis-je ? Quand il prenait une Brebis ou un veau, auſſi-tôt arrivait ſa femme avec ſept enfans & quelque fois davantage ; Ils s'acquittaient tous ſi bien de leur devoir qu'à peine pouvais-je attraper une côtelette ; encore le plus ſouvent était-elle toute décharnée. Je me laſſai d'une ſociété qui m'était ſi déſavantageuſe, & je fis bande à part. Je retournai

où le bêlement des Agneaux m'avait attiré autrefois. Je n'étais plus charmé de les entendre qu'autant que cela servait à me les indiquer : je ne leur faisais point de quartier. La compagnie de mon oncle m'avait rendu si sanguinaire que je tuais Poules, Oiseaux, Chevreaux, enfin tout ce qui se présentait à mon appétit. Cependant au défaut de captures suffisantes, je n'aurais pas manqué de subsistance : car je sais où il y a un trésor si considérable que sept Chevaux ne pourraient pas le tirer. Le roi demanda à Trigaudin en quel endroit était ce trésor. Seigneur roi, répondit-il, c'est de l'argent qui a été volé fort à propos. Sans cela, il eût servi à exercer une grande trahison contre votre illustre personne. Ces paroles frappèrent la reine : elle se laissa emporter à la curiosité. Trigaudin, dit-elle, il faut que tu nous donnes des éclaircissemens : enseigne-nous ce trésor, & découvre-nous toutes les circonstances de la conspiration. Madame, répondit le criminel, je ne suis guère commodément pour entrer dans ces explications : d'ailleurs il n'est pas à propos de les rendre publiques. Aussi-tôt on le fit descendre de l'échelle, afin qu'il parlât au roi & à la reine.



CHAPITRE XII.

Trigaudin accuse son père d'une conspiration, dans laquelle il enveloppe ses ennemis.

LE rusé animal, plein de confiance dans la fécondité de son génie perfide, se promettait un heureux succès de l'audience qui lui était accordée par la reine. Il s'avança hardiment auprès de cette princesse, & lui parla en ces termes : « Il m'est donc permis, ô illustre reine, d'ouvrir mon cœur, avant de mourir ! Ne me blâmez point, je vous prie, d'avoir attendu jusqu'au dernier

moment pour vous dévoiler un ſecret dont la connaiſſance eſt pour vous d'une auſſi grande importance. La qualité des conjurés ſemblait m'impoſer un ſilence éternel. Ce ſont mes plus proches parents, je l'avoue à regret, qui ont tramé le noir complot que je vais vous découvrir. Auſſi héſiterais-je encore à le révéler, s'il ne s'agiſſait de la conſervation de mon roi & de ſes états «. Trigaudin paraiſſant ſuffoqué par les ſanglots, arrêta ici ſa narration ; un torrent de larmes inondait ſes joues ; & on le croyait prêt à expirer. La reine eut pitié de ſa ſituation ; elle pria le roi de lui faire grace en reconnaiſſance du ſervice qu'il leur rendait. Mais ce prince voulut auparavant entendre ce que le criminel avait à dire. « Que j'ai de douleur, grand roi, s'écria-t-il, qu'il me faille parmi les complices en nommer un, qui me touche de ſi près ! Cependant je ne dois épargner perſonne, & la vérité eſt ſi précieuſe en cette occaſion, que les liens les plus intimes de l'amitié, ceux même du ſang doivent céder à des conſidérations ſi preſſantes. »

Le ſcélérat, pour rendre ſa déclaration plus vraiſemblable, avait réſolu d'accuſer Renard ſon père le premier, & de le déclarer chef de la conſpiration. « Votre

majefté, continua-t-il, saura que le roi *Noftorqui* avait caché fon tréfor dans l'épaiffeur d'une voûte fouterraine : mon père trouva par hafard ce précieux dépôt. Quand il fe vit maître de cet argent, il devint fi fier qu'à peine ofait-on le regarder. Il envoya Mouftache *le Chat* dans les Ardennes annoncer à Grosbrun *l'Ours* qu'il eût à fe rendre promptement en Flandre, s'il voulait être Roi. Grosbrun apprit cette nouvelle avec joie ; car il afpirait depuis long-tems à la couronne ; & j'ofe affurer qu'il n'attendait qu'une conjonćture favorable pour détrôner votre majefté ; il partit auffi-tôt pour la Flandre. »

« Dès qu'il fut arrivé, mon père tint confeil avec Glouton *le Loup*, & avec Mouftache *le Chat*. Dans la difcution des mefures qu'ils devaient prendre, ils ne trouvèrent qu'une difficulté à proclamer roi Grosbrun *l'Ours* ; c'était que votre majefté aurait un parti, qui s'oppoferait à l'exécution de leur deffein. Mon père les raffura fur ce fujet, en leur difant qu'il allait lever des troupes ; qu'il avait de quoi les payer, & qu'ils gardaffent feulement le fecret jufqu'à ce qu'ils fuffent en état de fe montrer fur un pied refpećtable. Heureufement pour vous & votre augufte famille, Mouftache

eſt un peu babillard. Il raconta bientôt toute l'intrigue à ſa femme. Il eſt vrai qu'il eut l'attention de lui recommander ſur cela le plus profond ſilence : mais cette précaution fut inutile, elle n'eut pas plutôt rencontré ma femme qu'elle lui fit confidence de ce ſecret ſous la même condition. Ma femme ne tarda guère à me rapporter tout ce qu'elle avait appris ».

» Au récit d'un pareil complot tout le poil de mon corps ſe hériſſa : je frémis de ſaiſiſſement. L'hiſtoire des tems paſſés, frappa mon eſprit. Les Grenouilles autrefois, inſenſibles à leur liberté, demandèrent un nouveau roi, qui pût entretenir le bon ordre parmi elles. On leur donna la Cicogne, qui débuta par les avaler l'une après l'autre. Elles s'en plaignirent ; mais il était trop tard ; elles avaient ſubi le joug. Je tirais de cet exemple une conſéquence favorable au gouvernement de votre majeſté : ainſi, ſeigneur roi, j'embraſſai votre parti ; & peut-être ne m'en ſaurez-vous pas plus de gré. A dire vrai, mon intérêt particulier ne me touchait pas moins que celui de tout votre peuple. Le mauvais caractère de Grosbrun eſt généralement connu. Nous étions tous perdus, ſi nous euſſions eu pour roi ce lourd & méchant animal »

« Je ne pensai donc qu'aux moyens de rompre les trames sourdes qu'ourdissaient vos ennemis. Que ne puis-je, disais-je en moi-même, découvrir le trésor qui cause tant de désordre! je le cherchai par-tout, où je crus qu'il pouvait être: peines inutiles! Enfin étant un beau matin étendu par terre & occupé de mon inquiétude, je vis mon père sortir d'un trou. Après avoir regardé de tous côtés si personne ne le voyait, il couvrit le trou de terre; & pour l'applanir afin qu'on ne s'apperçût de rien, il passa sa queue par-dessus. J'observai bien tout son manège; & si-tôt qu'il fut parti, j'allai en tapinois à l'endroit que j'avais remarqué. Je levai la terre, & m'étant glissé par le trou, je trouvai une si grande quantité d'or & d'argent, qu'on n'en a jamais tant vu. Je courus avertir ma femme de venir m'aider à enlever le magot. Nous le transportâmes dans un lieu où il pût être en sûreté, & à notre bienséance ».

« Tandis qu'elle & moi nous étions occupés à cet ouvrage, mon père conférait avec les principaux conjurés. Grosbrun *l'Ours* & Glouton *le Loup* envoyèrent des lettres circulaires dans tout le pays, en invitant tous ceux, qui voudraient prendre parti dans la nouvelle armée, de venir

trouver Grosbrun ; on promettait un salaire avantageux, & l'on s'engageait à payer trois mois d'avance. Des conditions si avantageuses excitèrent la cupidité de la jeunesse libertine ; chacun s'empressa de se faire enrôler sous les étendarts des conjurés. Enfin mon père eut recours à son trésor, pour en tirer de quoi donner aux soldats l'argent qu'on leur avait promis. Je vous laisse à penser quelle fut sa consternation, quand il trouva la place nette : je l'avais si bien nettoyée qu'il n'y était pas resté une obole. Il prit un parti qui sera pour moi un sujet de douleur perpétuelle ; il se pendit ; mais j'aime encore mieux qu'il m'ait laissé cette coupe amère à avaler, que d'avoir réussi dans sa perfidie ».

RÉFLEXION.

Un menteur n'épargne personne pour parvenir à ses fins.





CHAPITRE XIII.

Grosbrun l'Ours & *Glouton* le Loup, *voulant se plaindre, sont arrêtés prisonniers.*

LA prétendue conspiration était découverte dans toutes ses circonstances. La reine ne s'inquiétait plus que de savoir où était le trésor. Elle tira Trigaudin en particulier : ami, lui dit-elle, nous sommes pénétrés de reconnaissance pour tes bons offices. La dernière preuve que nous attendons de ton amitié, c'est de nous enseigner le lieu où tu as déposé ton trésor. Madame, répondit Trigaudin, donnez-moi, je

vous prie, un peu de relâche. Trouvez bon que je ne prodigue pas ainsi ma confidence dans le tems où l'on veut me faire pendre. Non, lui dit la reine, tu n'as rien à craindre. Corrige-toi seulement, & sois fidèle au roi; il te donnera ta grace. « Si le roi, reprit vivement Trigaudin, veut me l'accorder & ne plus écouter mes ennemis, je le rendrai le plus riche prince qui soit au monde ».

Le roi, qui prêtait l'oreille à leur entretien, prit la parole : « madame, dit-il, défiez-vous de cet imposteur; vous savez de quoi il est capable ». Seigneur roi, répondit la reine, il a fait du bien & du mal. Si d'un côté il vous a offensé, d'un autre il vous a bien servi. Vous venez d'entendre que, pour vous maintenir sur le trône, il a forcé son propre père à se pendre. « Madame, ajouta le roi, quelque répugnance que j'aie à lui pardonner, je ferai ce que vous voudrez : mais j'appréhende fort que les suites ne répondent pas à votre attente. Jugez de lui plus favorablement, reprit la reine : il y a des occasions, où il faut relâcher de sa sévérité. Hé bien ! répondit le roi, j'acquièsce à votre volonté par complaisance; je lui pardonne le passé : mais je jure par ma couronne que

s'il tombe à l'avenir dans aucune faute, je les punirai lui & sa race jusqu'à la neuvième génération.

TRIGAUDIN n'en demandait pas davantage ; le passé lui était pardonné ; il triomphait de ses ennemis, & il échappait à la potence. Sa joie fut inconcevable : il s'épancha en remerciements les plus pathétiques & les plus respectueux. Jamais on ne fit de plus belles promesses. Le Roi, toujours plein de défiance sur la sincérité de ses aveux, ne perdait pas de vue ses projets ; il insista pour savoir où était le trésor. « Seigneur roi, dit Trigaudin, dans le désert qu'on appelle la vallée sans nom, il y a un ruisseau, auprès duquel sont deux bouleaux : c'est justement entre ces deux arbres que j'ai caché le trésor. » J'entends bien, dit le roi ; mais il sera bon que tu m'y conduises : je le trouverai plus aisément. « Très volontiers, seigneur roi, répliqua Trigaudin : cependant votre majesté fait-elle attention qu'il ne lui sera pas honorable qu'on la voie en ma compagnie ? Ma réputation est bien flétrie : on met tant de fredaines sur mon compte que je suis honteux de ma propre existence. Il est vrai que j'ai fait quelques petits tours de jeunesse : mais je veux tenir désormais une conduite toute

opposée à celle qu'on me reproche, & me concilier la bienveillance de tous mes semblables, après quoi ma compagnie sera honneur à tout le monde. Une autre difficulté, seigneur roi, c'est qu'il y a fort loin d'ici à la vallée sans nom. Est-il nécessaire que votre majesté prenne la peine d'y venir elle même? Qu'elle ait la bonté de me donner des commissaires qui viennent avec moi reconnaître les lieux, dresser le tableau des richesses immenses que recèle ce trésor, & se mettre en état de vous rendre compte de tout. Le roi voyant, en effet, de la difficulté à suivre l'affaire de trop près, prit son parti, & dit amicalement à Trigaudin : tu as raison ; aussi bien n'en serais-je pas plus avancé, quand j'aurais vu l'argent, puisqu'il faudra le transporter ici. La reine à, qui tu es redevable de ta grace, te nommera des commissaires ».

SA majesté Léonine monta ensuite sur son trône, fit signe aux animaux de prêter silence, & prononça à haute voix : *O vous tous, & chacun de vous en particulier qui êtes ici présents, soit nobles, soit roturiers, sachez que Trigaudin* le Renard *nous ayant rendu de très-importans services, la reine nous a déterminés à les reconnaître de manière*

que pour les raiſons à nous réſervées, par notre certaine ſcience, pleine puiſſance & autorité royale, nous lui remettons tous les crimes qu'il peut avoir commis par le paſſé : ainſi nous vous enjoignons de le reſpecter, lui, ſa femme & ſes enfans, en vous défendant expreſſément de leur faire, ni de permettre qu'il leur ſoit fait aucun mal.

GROSBRUN *l'Ours*, Glouton *le Loup* & ſa chère moitié furent fort affligés du pardon accordé à leur ennemi. Comme ils avaient tâché de le perdre, ils ne doutaient pas de ſon reſſentiment : ſi bien qu'ils ne purent retenir leur colère. En dépit des ordres du roi, ils s'avancèrent devant le monarque, & ils lui dirent que Trigaudin n'était qu'un traître & qu'un double hypocrite.

LE roi irrité de leur déſobéiſſance les fit prendre ſur le champ, & ordonna qu'on les mît aux fers. Trigaudin qui vit l'occaſion de ſe venger des outrages qu'il prétendait en avoir reçus, ne la laiſſa pas échapper. Il s'adreſſa à la reine, & lui dit : « vous ſavez, madame, que j'ai un grand voyage à faire. J'aurais bien beſoin de deux paires de ſouliers ; il n'y a perſonne ici qui ſoit mieux chauſſé que mon oncle Glouton, & ma tante ſa femme. Je ſerais ſenſiblement

redevable à votre majesté, si elle voulait ordonner de m'en fournir chacun une paire ». « Il ne tiendra pas à cela, dit la reine, que tu ne sois content ». Ce n'est pas encore tout, madame, continua Trigaudin. Il fait une grande fraîcheur soir & matin en cette saison. Le serein, la rosée causent souvent des rhumes. Un voyageur doit bien ménager sa santé ; il doit prendre toutes les précautions possibles pour n'être point retardé en chemin : c'est pourquoi, madame, un bonnet me serait fort nécessaire. Vous me feriez bien plaisir d'obliger Grosbrun à me donner un morceau de sa fourrure pour m'en faire un : on le prendra du côté qui lui sera le plus commode. Pendant que vous êtes disposée à me combler de bienfaits, je prends la liberté de vous demander tous mes petits besoins ». « La reine lui répondit, tu seras satisfait, Trigaudin : je ne veux pas que tu manques de la moindre chose ». « Madame, reprit-il, je serai toute ma vie reconnaissant des bontés que vous voulez bien me témoigner.

RÉFLEXION.

Un menteur est dangereux, quand il a assez d'esprit pour persuader ceux qu'il a intérêt à séduire.



CHAPITRE XIV.

On déchausse le Loup & la Louve par ordre de la reine, & l'on coupe à Grosbrun l'Ours *un morceau de sa peau.*

LA reine, persuadée qu'on ne pouvait avoir trop d'attention pour Trigaudin, ordonna aussi-tôt que l'on levât à *Glouton* la peau des pattes de devant, & à la Louve sa femme la peau des pattes de derrière. On coupa en même temps à Grosbrun un morceau de son juste-au-corps pour en faire un bonnet. Il est aisé de s'imaginer comment ils heurlaient, pendant qu'on les écorchait ainsi, pour chausser leur ennemi mortel. Trigaudin était

était ravi de voir les effets de sa vengeance. Ma chère tante, dit-il, en parlant à la Louve, je conserverai bien ces souliers pour l'amour de vous. Je les userai le moins qu'il me sera possible; & à mon retour je vous les rendrai. Vous n'avez pas à faire à un ingrat: je vous tiendrai compte de l'amitié que vous me témoignez ». « Retire-toi, lui dit-elle, traître & scélérat. Puisse Béelzébuth te conduire si loin que tu ne reviennes jamais » !

Il ne manquait plus à Trigaudin que de savoir quels seraient les commissaires qui devaient l'accompagner dans la vallée. Comme ils devaient être nommés par la reine qu'il trouvait si portée à le favoriser, il jugea à propos de ne point perdre de tems, & il lui dit: « Le roi, madame, vous a remis le choix des commissaires qui doivent m'accompagner: la protection dont vous m'honorez, me fait espérer que vous ne les choisirez point parmi mes ennemis ». « Non, lui dit la reine, je continuerai, comme j'ai commencé, à te protéger de tout mon pouvoir, persuadée que tu n'abuseras pas de mon indulgence. Afin de te marquer jusqu'à quel point je veux t'obliger, choisis toi-même deux sujets qui te conviennent, & qui soient capables d'exécuter les

fonctions qu'ils auront à remplir ». Puisque vous avez la bonté, madame, lui répondit-il, de vous en rapporter à moi, je prendrai d'abord Beslin *le Bélier* : sa conversation est amusante ; notre route est longue ; il me désennuira. Le second commissaire sera, si vous le trouvez bon, Rouget *le Lièvre* ; il a de la vivacité ; nous avons eu quelque castille ensemble : mais il ne s'en souvient plus ; car la mémoire n'est pas son fort. Pour prévenir les inconvéniens, nous mettrons tout en écrit : le principal est qu'il soit bon coureur, afin que vous ayiez promptement des nouvelles. Je suis bien aise d'être avec lui ; je l'aime naturellement ». « La reine approuva le choix que Trigaudin faisait : elle lui dit de se disposer à partir, & de lui envoyer en diligence un état du trésor ».

RÉFLEXION.

Le sexe est crédule ; il se laisse séduire par les apparences, qui sont souvent trompeuses.



CHAPITRE XV.

Trigaudin va découvrir son prétendu trésor à Beslin le Bélier, *& à Rouget* le Lièvre.

LE lendemain de grand matin, notre héros s'équippa pour partir. Il alla ensuite prendre congé du roi & de la reine : « Seigneur roi, dit-il au Lion, me voilà prêt à me mettre en route ; je viens recevoir les ordres de votre majesté ». Le roi lui dit : « reçois ceux de ta libératrice, & tâche de la satisfaire au plutôt par l'exécution de tes promesses ». « J'espère, dit la reine, que nous n'aurons pas lieu de nous repentir de lui avoir fait grace «. Après qu'il eut remercié cette princesse, elle commanda que chacun le conduisît jusqu'à une demi-lieue. Il n'y eut que Grosbrun, Glouton & sa femme qui, étant alors dans les fers, furent dispensés de lui rendre cet hommage.

TRIGAUDIN partit ainsi avec une nombreuse compagnie, qu'il congédia le plutôt qu'il put. Un si grand train lui était à charge; Rouget & Beslin lui suffisaient ;

aussi se mit-il entre eux deux. Il tâchait de gagner leur bienveillance par ses flatteries ; il les amusait de complimens le long du chemin : « messieurs, leur disait-il, si j'ai eu le malheur de friser la corde, j'ai bien lieu de m'en consoler, puisque c'est cet événement qui me procure l'avantage de votre compagnie. Vous avez l'un & l'autre des qualités que j'ai toujours estimées. Quand elles seront plus universellement connues, vous remplirez sans doute les places les plus honorables de l'état. Voici une occasion de vous faire connaître : je suis bien aise que vous m'en ayez l'obligation. Quoique vous soyiez naturellement obligeans, le gré que vous me saurez d'avoir mis votre mérite au jour, me sera un nouveau garant de vos services. La preuve, que vous allez donner de votre capacité, ne manquera pas de produire l'effet que j'en attends. Y a-t-il quelqu'un propre à la guerre comme le seigneur Beslin ? Je l'ai vu se doguer (*) plusieurs fois : son intrépidité ne me surprenait pas moins que son adresse. A l'égard du seigneur Rouget, je doute que les armes lui conviennent ; il n'est pas né pour le bruit :

(*) Se doguer, se dit des Béliers & des Moutons qui se heurtent les uns contre les autres.

mais il eſt capable des premiers emplois, pourvu qu'ils ſoient paiſibles. On ne finirait point, meſſieurs, à développer tous les éloges que vous méritez l'un & l'autre. Quand on vous rendra juſtice, on conviendra qu'il n'y a point de bêtes qui ayent plus d'eſprit que vous. Tout en diſcourant ainſi, & en aiguillonnant de plus en plus leur amour propre, il les mena juſqu'à ſon château de Malperdu ».

RÉFLEXION.

NE croyez pas ceux qui vous flattent, ſi vous ne voulez être trompé.





CHAPITRE XVI.

Rouget le Lièvre *entre dans le château de Malperdu, où il est étranglé par Trigaudin.*

TRIGAUDIN, arrivé devant la porte du château, dit à Beſlin *le Bélier :* « mon neveu, attendez ici un moment. Rouget & moi nous entrerons, nous allons voir ſi Hermine ma femme n'eſt point ſortie ; nous viendrons auſſi-tôt vous rejoindre ». Beſlin fit ce qu'on lui diſait ; il ſe tint à la porte. Rouget entra avec Trigaudin.

HERMINE était étendue par terre avec ſes petits ; elle commençait à être fort

inquiète ſur le ſort de ſon mari. Dès qu'elle l'apperçut, elle fit éclater ſa joie : « j'étais bien en peine, lui dit-elle, de ſavoir quel ſuccès tes affaires avaient eu à la cour ». « Ma femme, lui répondit-il, j'ai paſſé un mauvais quart-d'heure : on m'avait mis fort mal dans l'eſprit du roi. Heureuſement il a écouté mes raiſons ; & je ſuis tellement rentré dans ſes bonnes graces, qu'il m'a honoré de ſa confiance, en me chargeant d'une affaire qui m'oblige à un grand voyage. Il m'a permis de venir t'en donner avis ; & il m'a livré Rouget *le Lièvre* pour en faire un déjeûner avec toi avant mon départ. Tu ne croirais peut-être pas que le perfide a été un des premiers à m'accuſer : vengeons-nous du traître ».

ROUGET voyant entre quelles mains il était, voulut prendre la fuite : mais il n'en eut pas le tems. Saiſi étroitement par le col, tout ce qu'il put faire, ce fut de crier : « Beſlin ! Beſlin à moi ! au ſecours » ! il eut à l'inſtant le ſifflet coupé. Allons, ma femme, dit Trigaudin à Hermine, faiſons bonne chère : le morceau n'eſt pas indifférent ; il eſt gros & gras. Toute la petite famille accourut. Ils croyaient être à la nôce, tant le mets leur paraiſſait délicat. Lorſque le repas fut fini, on tint conſeil

fur ce qu'il fallait faire dans les circonftances où l'on fe trouvait. « Ce n'eft pas affez, dit Trigaudin ; il faut que je prenne mon parti. J'ai amufé de paroles le roi & la reine ; ils m'ont laiffé aller à condition de les rendre maîtres d'un tréfor que je leur ai dit avoir en ma poffeffion. Si j'attends qu'ils reconnaiffent que je les ai endormis par mes impoftures, ils enverront des troupes après moi, & ils me feront pendre fans quartier : je ne fuis pas en fûreté ici ; & il ferait imprudent de ma part d'y refter. Je fais un endroit où l'on ne me trouvera pas, fût-on un an à me chercher. Les perdrix, les bécaffes & toute la plus excellente volatille y abondent : il y a des fources & des ruiffeaux ; on y refpire un air très-pur : en un mot c'eft le féjour le plus délicieux de la terre ». « Mon ami, dit Hermine, je ne te confeille pas de chercher un autre refuge que ce château-ci : il a tant de tours, de détours, que c'eft un vrai labyrinthe : tu ne dois pas craindre qu'on puiffe jamais t'y trouver. Mais t'es-tu engagé au voyage dont tu m'as parlé » ? « Ce n'eft pas ce qui m'inquiète, répondit Trigaudin : le voyage & le tréfor ont été fabriqués à la même forge : il fallait tout promettre pour me tirer d'embarras. Préfentement que je

suis en liberté, il s'agit de m'y conserver. Je suivrai ton avis, & je n'irai pas plus loin».

CEPENDANT Beslin *le Bélier*, qui s'ennuyait d'attendre, se mit à crier devant la porte : Rouget, Rouget, à quoi t'amuses-tu ? allons donc : est-ce ainsi que nous exécutons les ordres qu'on nous a donnés. Qu'est-ce que j'entends, s'écria Hermine ? « Nous avons déja, répondit Trigaudin, expédié un des commissaires ; je m'en vais voir à me débarrasser de l'autre ». Il courut à la porte & dit à Beslin : » mon neveu, ayez un peu de patience. Rouget console votre tante de mon départ : nous ne tarderons pas ». « Il me semble, dit Beslin, que je l'ai entendu crier au secours : ne lui est-il rien arrivé » ? « Ma femme, répondit Trigaudin, est tombée en faiblesse, quand elle a su que j'allais partir ; elle se remet peu à peu de son saisissement. Rouget s'était allarmé : il vous appellait au secours de votre tante ». « J'appréhendais, dit Beslin, qu'il n'eût quelque autre raison ». « Vous n'avez que faire de craindre, répliqua Trigaudin ; il ne lui arrivera point de mal chez moi : j'aimerais mieux qu'il en arrivât à ma femme & à mes enfans. Mais, mon neveu, je viens d'écrire deux lettres im-

portantes que j'adresse au roi. Oserais-je vous prier de les lui porter ? Dites hardiment que vous m'avez aidé à les composer : elles vous feront beaucoup d'honneur ». « Mon oncle, répondit Beslin, je vous suis bien obligé de la bonne volonté que vous avez pour moi. J'accepterais l'offre volontiers, si j'avais un porte-feuille où je pusse les serrer, afin de ne les pas gâter en chemin ». « Il me vient, reprit Trigaudin, un bon expédient dans l'esprit : je vous prêterai ma valise, & nous les y mettrons. Beslin y consentit, & se chargea du message.

RÉFLEXION.

MALHEUR à celui qui fréquente une mauvaise compagnie !

CHAPITRE XVII.

Beslin le Bélier *retourne à la cour avec la valise de Trigaudin.*

TRIGAUDIN attacha sa valise sur le dos de Beslin & lui dit : mon ami Beslin, allez le plus vîte que vous pourrez : prenez garde pourtant de vous fatiguer. Nous partirons

aussi-tôt que vous serez revenu. Beslin voulant se signaler par sa diligence, courut avec tant de vîtesse, qu'il arriva bientôt à la cour.

LORSQU'IL arriva au palais du roi, le prince s'entretenait avec ses courtisans : il fut fort surpris de voir Beslin harnaché de la sorte. D'où viens-tu donc, lui dit-il ? Qu'apportes-tu dans cette valise ? Où as-tu laissé Trigaudin ? Seigneur roi, répondit Beslin, il m'a dépêché vers vous avec des lettres importantes, vous verrez par le style dans lequel elles sont écrites, quelle attention il a mise à les faire. Je dois pourtant vous avouer que j'ai eu beaucoup de part à leur composition. Je puis à bon droit m'en faire honneur, puisque sans moi il n'en serait jamais venu à bout.

PARFUMÉ *le Bouc* eut ordre d'ouvrir la valise : il était secrétaire du cabinet : sa science l'avait élevé à ce poste ; il savait toutes les langues. C'était lui qui écrivait les lettres particulières du roi, & qui ouvrait celles qu'on écrivait à sa majesté Léonine. Il avait d'ailleurs toute la souplesse qui fait le caractère des gens de sa profession. Depuis deux à trois siècles, cette charge était possédée par la même famille. Aussi, était-elle l'une des plus riches & des

plus puissantes du royaume ; & telle était son influence dans les affaires de l'état, que, sans paraître prendre part aux événements de la monarchie, c'était elle qui en réglait tous les ressorts.

RÉFLEXION.

QUELLE que soit la personne qui veut vous charger d'une commission, ne l'acceptez pas, sans savoir quelles peuvent en être les suites.





CHAPITRE XVIII.

La tête de Rouget le Lièvre *est tirée de la valise.*

A L'OUVERTURE de la valise, Parfumé *le Bouc*, découvrant la tête de Rouget; ho, ho! s'écria-t-il, appelez-vous cela des lettres? C'est une pièce de rapport. Nous ne perdrons pas tout : voici toujours la tête de notre ami Rouget; le corps est apparemment resté pour les gages.

Le Lion, outré de douleur & de colère, fit retentir l'air de ses rugissemens. Pommelé *le Léopard*, qui était auprès de lui, tâcha de le consoler : seigneur roi, lui dit-il, vous perdez un bon sujet : mais

il n'y a point de remède ; il eſt inutile de vous affliger ſur ſa mort. Penſez plutôt à le venger : il ne tient qu'à vous d'accabler vos ennemis ſous le poids de votre puiſſance. « Seigneur Pommelé, répondit le roi, il eſt difficile de réſiſter aux premiers mouvements de la colère. Quel crêve-cœur n'eſt-ce pas pour moi que d'être ainſi trompé ? Je me vois la dupe d'un fourbe. Mes principaux officiers ont été punis, à cauſe de lui, des crimes qu'ils n'avaient pas commis, je m'en repens ; mais il eſt trop tard. Seigneur roi, dit Pommelé, ne rappelez pas des idées qui vous attriſtent : appaiſez votre reſſentiment par la punition du crime. Beſlin avoue lui-même qu'il en eſt le principal auteur : livrez le à Grosbrun *l'Ours* & à Glouton *le Loup*. Qu'ils diſpoſent de lui à leur volonté. Allez enſuite aſſiéger Trigaudin avec toutes vos forces. Quand il ſera pris, faites le pendre au premier arbre ; & vous ne ſerez plus expoſé à éprouver de ſa part de tels attentats.

RÉFLEXION.

LES ſots ſont ſouvent la victime de leur imprudence.

CHAPITRE XIX.

Grosbrun l'Ours & *Glouton* le Loup *sont élargis : on leur livre Beslin* le Bélier.

Cet événement, qui mit toute la cour en agitation, fut favorable à ceux que Trigaudin avait calomniés. Le Léopard eût aussi-tôt ordre de rompre leurs fers. Lorsqu'ils furent en liberté, il leur adressa ainsi la parole : « le roi, messieurs, est fort fâché que vous ayiez été si maltraités pour satisfaire le ressentiment d'un traître. En témoignage du repentir qu'il en ressent, il abandonne Beslin *le Bélier* à votre discrétion. *Vous pouvez désormais assaillir & massacrer toute la parenté & la race de cet animal, sans craindre de vous rendre criminels. On vous donne aussi pouvoir de chasser, poursuivre, blesser, estropier, détruire & exterminer Trigaudin* le Renard *& toute sa séquelle : si veut-on que le présent privilège soit irrévocable, & que vous en jouissiez à perpétuité vous, vos hoirs & ayans cause. Telle est la volonté irrévocable du redoutable potentat qui gouverne le royaume.*

Les animaux relâchés n'attendirent pas un contr'ordre. Grosbrun *l'Ours* exploita de son mieux, & Glouton assaillit à belles dents la victime, en sorte qu'ils n'en laissèrent que la peau. Ce qui arrive encore tous les jours est une suite de cette concession solemnelle. Quelque part, où le Loup trouve des descendans du Bélier, il se jete dessus, il les dépouille & les ronge jusqu'aux os, sans leur faire aucun quartier.

RÉFLEXION.

Le plus faible est ordinairement la proie du plus fort.

CHAPITRE XX.

Croasson le Corbeau & *Musillard* le Lapin *se plaignent de Trigaudin* le Renard.

Avant qu'on eût pris de nouvelles mesures pour punir les outrages faits au diadême, Croasson *le Corbeau* vint demander audience & parla en ces termes : « Clément roi, dit-il, jamais on ne commit tant de meurtres & de trahisons qu'on en exécute actuellement dans vos états. Le perfide *Trigaudin*

Trigaudin déſole tous les jours vos plus fidèles ſujets. Hier après-midi je me promenais avec ma femme. Comme nous paſſions par une bruyère, nous le vîmes étendu tout de ſon long ſur le gravier: nous crûmes qu'il était mort, & nous approchâmes ſans crainte. Il avait la gueule ouverte : la langue lui en ſortait d'un demi pied : ma femme y fourra ſa tête, pour ſentir s'il avait encore de la reſpiration. Le miſérable pendart ferma ſubitement la gueule ; & d'un coup de dents il lui détacha la tête du corps. On peut penſer quel fut mon ſaiſiſſement : je fis retentir les airs de mes cris. Non content de ſa première perfidie, il s'élança ſur moi ; & peu s'en fallut qu'il ne m'atteignît. Je gagnai le haut d'un arbre, d'où je vis la deſtruction entière de ma femme. Il l'avala ſi exactement qu'à peine en laiſſa-t-il l'extrémité des plumes. Autant même que j'en pus juger, ſa voracité n'était pas encore aſſouvie : il en aurait encore bien dévoré une demi-douzaine d'autres. Quand il fut parti, je ramaſſai le peu de plumes qui étaient reſtées. Je vous les apporte pour émouvoir votre compaſſion, & pour vous demander juſtice d'une telle atrocité. Puniſſez le cruel aſſaſſin : autrement on ne pourra plus s'expoſer

en campagne qu'au grand risque de sa vie ».

MUSILLARD *le Lapin* se présenta dans le même tems. On vit bien qu'il avait aussi des plaintes à faire : on fit faire silence, & il s'expliqua ainsi : « Seigneur roi, je passais hier devant *Malperdu* pour me rendre à votre cour ; je ne pensais à aucune mauvaise aventure, lorsque j'apperçus Trigaudin qui, d'un air engageant me fit signe, comme s'il avait quelque chose de particulier à me dire : je m'approchai de lui, & je le saluai gracieusement. Mais au lieu de répondre à mon honnêteté, il se précipita sur moi avec fureur ; il voulait m'étrangler. Je me suis échappé à force de me débattre. Heureux d'en être quitte pour trois grands trous que vous me voyez à la tête, & pour mes oreilles qu'il m'a emportées ! Votre majesté ne doit pas souffrir que ce désordre continue : il y va de sa gloire à punir le crime, & à rétablir la sûreté des chemins dans son royaume ».

RÉFLEXION.

CELUI qui est accoutumé à mal faire se corrige rarement, quelque soit le danger auquel sa mauvaise conduite l'a exposé.

CHAPITRE XXI.

On se propose d'aller assiéger le château de Trigaudin le Renard ; *il en est averti par Dominant le Bléreau.*

CES nouveaux événemens irritaient le roi de plus en plus : sa fureur paraissait dans ses regards enflammés. La reine interdite n'osait presque parler. Comme son silence n'étouffait point les reproches qu'elle semblait s'être attirés, elle jugea à propos de le rompre. « Mon cher ami, dit-elle au roi, il ne faut pas croire légèrement tous les rapports qui nous sont faits. Trigaudin a beaucoup d'ennemis : le mal qu'on lui impute en son absence, est une preuve qu'il est haï, & non pas qu'il soit criminel. Peut-être se justifierait-il sans peine, s'il était présent : peut-être même n'aurait-il plus d'accusateurs. Souvent le plus coupable est celui qui fait le plus de bruit & qui se plaint davantage. C'est pourquoi, quelque préjugé que vous ayez, il est bon d'entendre l'accusé. Faites-le venir : qu'il réponde aux faits dont on le charge. Quand vous serez

éclairci de la vérité, il n'échappera pas à votre justice. Vous raserez son château de Malperdu, & vous détruirez cet animal avec toute sa race ».

POMMELÉ *le Léopard* prit la parole : » Seigneur roi, dit-il, l'avis de la reine est très-sage. Votre majesté ne court point de risque à le suivre. Entendez encore une fois Trigaudin; & s'il n'a point de bonnes raisons, faites-lui subir un supplice qui serve d'exemple à toute la postérité ».

LE roi ne répondit que par un geste animé, qui fit assez connaître qu'il ne voulait plus d'explications. Après quelques momens passés successivement dans un morne silence & dans une agitation violente, il ordonna que chacun eût à se tenir prêt dans six jours pour aller assiéger le château de Malperdu.

A CET ordre, Grosbrun *l'Ours* & Glouton *le Loup* qui ne respiraient que vengeance, se promirent d'être bientôt délivrés de leur ennemi. Ils en avaient autant de joie que la cuisson, qu'ils sentaient encore, leur permettait d'en avoir.

QUOIQUE Dominant *le Bléreau* se fût retiré, désespérant d'aucune ressource, il était toujours demeuré dans les mêmes sentimens d'amitié qui le liaient à Trigaudin.

Il avait ſu avec la plus grande ſatisfaction quel tour l'affaire avait pris, & il en avait tiré un bon préſage pour l'avenir : mais reconnaiſſant que l'intervalle favorable n'aboutiſſait qu'à des ſuites plus funeſtes, il ſe trouva plus embarraſſé que jamais. Dans la contrariété de ſes penſées, il céda au penchant qui l'entraînait, & il réſolut d'aller avertir ſon oncle du nouvel orage prêt à fondre ſur lui. Il partit, & au bout de quelques heures de courſe, il l'apperçut vers la porte du château avec deux pigeonneaux qu'il venait d'attraper.

TRIGAUDIN, voyant approcher ſon neveu, accourut, lui fit accueil, & lui demanda quelles nouvelles il apportait. Mon cher oncle, lui dit le Bléreau, j'ai pitié de votre ſort; vos affaires ne ſauraient aller plus mal : je crains tout pour votre vie. Le roi ne vous fera plus de quartier; il doit venir inceſſamment avec toutes ſes forces aſſiéger votre château. Grosbrun *l'Ours* & Glouton *le Loup* ſont plus que jamais dans ſes bonnes graces. Muſillard *le Lapin* & Croaſſon *le Corbeau* ont achevé de vous noircir par leurs plaintes. N'eſt-ce que cela, mon cher neveu, répondit Trigaudin ? Dormez en repos & laiſſez-moi faire. Je ſais comment je m'y prendrai : je veux

encore être élevé au-dessus de tous les jaloux qui sont à la cour. Entrons au château : nous souperons ensemble : je vous traiterai en ami. Ma femme sera bien aise de vous voir : mais ne lui dites rien de ce que vous m'annoncez : vous la mettriez hors d'elle-même. J'irai demain avec vous ; & je me justifierai de manière que l'on n'aura plus envie de m'accuser.

ILS entrèrent dans le château. Hermine y était accroupie, entourée de toute sa petite famille : elle se leva & reçut Dominant avec beaucoup de caresses. Ensuite on servit le souper, qui fut composé des deux pigeonneaux & d'abondance d'autre volatille.

RÉFLEXION.

LOIN d'être intimidé par les dangers que l'on a essuyés, on en devient ordinairement plus téméraire.



CHAPITRE XXII.

Trigaudin le Renard *se rend pour la seconde fois à la cour. Chemin faisant, il raconte un tour qu'il avait joué à* Glouton *le Loup.*

LE lendemain à la pointe du jour, *Trigaudin* prit congé d'Hermine : ma chère femme, lui dit-il, je vais accompagner mon neveu : je pourrai faire quelque partie de chasse avec lui. Si je tarde à revenir, ne t'impatientes pas : assure-toi que je reviendrai plutôt qu'il me sera possible : sur-tout garde bien notre château.

LA-DESSUS les deux compagnons partirent. Quand ils eurent gagné une bruyère, Trigaudin adressa la parole à Dominant : mon neveu, lui dit-il, depuis notre dernier voyage j'ai encore bien fait des miennes. Le trésor imaginaire, le bonnet exigé de Grosbrun, les souliers de Glouton mon oncle & de ma tante, la tête de Rouget *le Lièvre*, les oreilles de Musillard & le meurtre de dame Croasson, tous ces faits sont de fraîche datte. Mais j'ai oublié à vous

F iv

entretenir d'un qui eſt encore plus moderne ; je vous le conterai pour vous prévenir, afin que vous puiſſiez m'être utile, s'il arrivait que Glouton voulût le conter à ſon avantage. Ne doutez pas de ma ſincérité à votre égard : vous méritez toute ma confiance par le zèle que vous avez à me ſervir.

JE rencontrai un jour Glouton dans une forêt : il me dit qu'il mourait de faim ; j'eus pitié de lui. Si vous voulez, lui dis-je, venir avec moi, je vous aiderai à faire quelque capture. Nous cherchâmes longtems de tous côtés ſans rien trouver. La faim le preſſait tellement qu'il ne diſcontinuait pas de heurler. Enfin j'entrevis une ouverture derrière une haye : j'allai écouter & j'entendis du bruit. Je dis à Glouton : entrez là-dedans ; il y a compagnie : vous y trouverez certainement de quoi vivre. Mais il n'oſa pas s'expoſer au danger que je n'y euſſe été le premier. Je conſentis par amitié pour lui à viſiter les lieux, tandis qu'il m'attendrait ſous un arbre.

L'ENTRÉE était longue & obſcure : je trouvai dans le fond une place aſſez ſpacieuſe, où était une Guenon avec deux petits qui étaient déja forts. Elle avait des yeux enfoncés, une grande gueule, de grands ongles, en un mot une figure effroyable.

Aussi-tôt qu'elle me vit, elle ouvrit la gueule & me montra les dents. C'était ce qu'elle avait de plus beau : mais je n'en fus pas charmé ; tant s'en faut : j'aurais même voulu pour beaucoup être bien loin. Les petits étaient laids à faire peur : j'allai néanmoins les saluer. Quoique la mère ne me fût rien, je l'appelai ma tante, & je lui fis compliment sur ses petits. Ma chère tante, lui dis-je, que ces enfans-là sont jolis ! C'est tout votre portrait : ils vous ressemblent parfaitement l'un & l'autre. Je n'ai point tardé à venir vous rendre visite, dès que j'ai appris que vous étiez accouchée ; & je suis bien fâché de ne l'avoir pas su plutôt. Mon neveu, me répondit-elle, vous êtes le bien-venu : je souhaitais fort de vous voir. Il n'y a point d'animal qui ait plus de science ni plus de politesse que vous. Je vous prierai d'instruire mes enfans, & sur-tout de leur apprendre la civilité, afin qu'ils puissent paraître dans le monde. Je les mettrai chez vous en pension ; vous les éleverez avec les vôtres. Fort volontiers, ma tante, lui répartis-je : vous n'avez qu'à parler. Je ferai pour vous servir tout ce qui dépendra de moi.

La saleté de la mère & des petits exhalait une odeur qui ne m'accommodait pas.

Je songeai donc à me retirer : ça, ma chère tante, dis-je à la Guenon, je vais prendre congé de vous & retourner au logis. Nenni, mon neveu, reprit-elle, nous mangerons un morceau ensemble, avant que vous vous en alliez. Elle me mena dans un recoin, où il y avait une abondance de provisions qui m'étonna. Il me fallut manger avec elle quoiqu'à contre-cœur. Après le repas elle me fit présent d'un bon Lièvre pour ma femme.

JE ne fus pas plutôt dehors que je ne pus me dispenser de le donner à Glouton. Quand il l'eut grugé, il me dit qu'il avait encore plus de faim qu'auparavant. Je lui conseillai d'aller à son tour visiter la Guenon, & de la louer elle & ses petits malgré leur difformité ; sans quoi il courrait risque d'être mal reçu. N'était-ce pas assez l'avertir ? Il entra, & s'approchant d'elle : qu'est-ce que je vois-là, s'écria-t-il ? Est-ce là votre portée ? Vous avez bien opéré ! Quelles hideuses figures ! Elles me font horreur. Fi, défaites-vous de ces magots-là ? envoyez-les à la rivière. La Guenon piquée du compliment, repartit : que vous importe, seigneur Glouton, qu'ils soient beaux ou laids ? De quoi vous embarrassez-vous ? s'ils vous déplaisent, ne les regardez pas. Il

ſort pourtant d'ici un connaiſſeur, qui n'eſt point de votre ſentiment. Il les a trouvés fort jolis. Que venez-vous donc nous dire? Qui eſt-ce qui vous envoye ici? Que demandez-vous? Ce que je demande, reprit Glouton groſſièrement, je demande à manger; j'ai faim. En même tems il ſe tourna du côté de la cuiſine.

La mère & les petits ſe jetèrent ſur lui, & l'accommodèrent de toutes pièces. Avec leurs ongles ils lui mirent la face tout en ſang: je m'étonnai même qu'ils ne lui euſſent pas arraché les yeux tant il était défiguré, lorſqu'il revint vers moi. Il criait & heurlait comme un poſſédé. Je vois bien, lui dis-je, que vous avez été trop ſincère: vous n'avez pas pu déguiſer votre manière de penſer. Quand ce ſerait pour mourir, me répondit-il, je n'en démordrais pas; je ne ſais point flatter le dé; j'ai le cœur ſur les lèvres. Ce que j'ai dit, je le dis encore, & je le dirai toujours: ce ſont des monſtres que ces animaux-là: il ne s'eſt jamais rien vu de plus affreux. Vous deviez, lui dis-je, ſuivre mon conſeil. Les belles paroles n'écorchent pas la langue: une honnêteté, une politeſſe ne coûte rien. Va-t-on chez les gens leur dire des ſottiſes à leur nez? Ainſi, mon neveu, vous voyez qu'il ne peut s'en

prendre qu'à lui du mauvais accueil qui lui a été fait. Pourquoi n'a-t-il pas plus de circonspection ? C'est-là une aventure que j'ai eue avec lui, & dont vous n'étiez pas informé. S'il m'en fait un crime, vous voudrez bien m'appuyer, & protéger mon innocence. Mon oncle, repartit Dominant, je souhaiterais fort qu'il n'y eût point d'autre affaire sur votre compte. Le plus grand mal que vous ayiez fait, c'est d'avoir envoyé la tête de Rouget à la cour. L'action est d'une noirceur outrée : je ne sais pas comment vous vous en laverez.

RÉFLEXION.

TOUTES vérités ne sont pas bonnes à dire. Quelques laids que soient les enfans, ils sont toujours beaux aux yeux de leur mère. Il est une foule de circonstances, où il faut ménager jusque aux préjugés. Ce précepte est sur-tout essentiel pour ceux qui voyagent.





CHAPITRE XXIII.

Trigaudin le Renard *comparaît pour la seconde fois à la cour, où il se défend des crimes dont il a été accusé.*

TRIGAUDIN arrivant avec son ami passa au milieu des seigneurs de la cour ; il avança hardiment devant le roi, & s'expliqua ainsi : « puissent le roi & la reine être à jamais préservés de tout chagrin, & acquérir une gloire immortelle par leur attention à discerner l'innocent d'avec le coupable ! Plusieurs de vos sujets, ô clément roi, cachent un cœur corrompu sous un

dehors de ſincérité. La protection, dont votre majeſté m'honore, a excité leur envie contre moi : mais la crainte d'y ſuccomber n'altèrera ni ma fidélité ni mon zèle. Je pourrais m'alarmer, ſi votre ſageſſe & votre pénétration ne me raſſuraient : vous êtes autant élevé au-deſſus des autres animaux par ces rares qualités, que vous l'êtes par votre puiſſance. Je me ſuis déja vu dans un preſſant danger. Vous avez reconnu que je n'étais point coupable. Les flatteurs, qui avaient voulu vous ſurprendre, ont été punis ; & vous m'avez fait grace. J'eſpère encore la même juſtice, examinez ſoigneuſement ſans préjugé qui a tort ou raiſon. Je ne ſuis pas embarraſſé de confondre mes accuſateurs. Vous les verrez diſparaître avant que je parte. Le menſonge fera place à la vérité ».

TOUS les animaux, qui s'étaient attroupés pour entendre le madré compagnon, ne pouvaient aſſez s'étonner de ſon audace. Le roi lui dit : « Il faut convenir, Trigaudin, que tu es un maître impoſteur. Comment oſes-tu parler auſſi hardiment, que s'il t'était poſſible de prouver ton innocence ? Tes belles paroles ne t'avanceront de rien. N'eſt-il pas vrai que ta fidélité & ton zèle ont paru dans ta conduite envers

Musillard & dame Croasson ? Penses-tu avoir de bonnes raisons à me rendre ? Je te promets que tu vas payer par ton col tous les crimes que tu as commis ».

CES menaces décontenancèrent Trigaudin ; il crut déja revoir la potence : cependant sa constance ne l'abandonna pas encore, & s'armant en quelque sorte d'une nouvelle hardiesse, il s'exprima ainsi : « Sire, votre majesté est trop équitable pour refuser de m'entendre. Quand je devrais subir le plus grand supplice, serait-il juste de m'interdire la parole ? laissez-moi la consolation de vous représenter que je vous ai donné plusieurs fois de bons conseils. Ne vous ai-je pas souvent secouru, pendant que les autres vous avaient abandonné ? Pourquoi auront-ils aujourd'hui le privilège de me diffamer, sans que je puisse répondre à leurs calomnies ? Je suis donc né sous une étoile bien malheureuse ? Est-il à présumer que je fusse venu avec tant d'assurance, si je m'étais senti coupable ? n'aurais-je pas cherché mon salut dans la fuite ? Ma comparution est une preuve que je n'ai rien à me reprocher. Ç'a été une triste nouvelle pour moi, quand Dominant m'a appris que des clabaudeurs m'avaient noirci de plus belle auprès de votre majesté. Ils n'ont garde

de raconter les faits ſans déguiſement ; ils ſe chargeraient de confuſion.

MUSILLARD *le Lapin* paſſa hier après midi devant ma porte : il m'aborda pour me dire qu'il venait à la cour, qu'il était fort las, & qu'il avait bien faim ; j'eus pitié de lui : entrez lui dis-je, camarade ; vous vous repoſerez & vous mangerez un morceau : je lui préſentai une tartine (*) telle que je l'avais. Quand il eut bien mangé, Finet le plus jeune de mes enfans s'approcha ; & comme les enfans ont toujours bon appétit, il voulut prendre une crouſtille qu'il voyait par terre. A peine y eut-il touché, que Muſillard d'un coup de patte lui caſſa le nez & le fit ſaigner. Voſquin mon aîné accourut pour défendre ſon frère : il prit Muſillard à la tête, & il l'aurait mis en pièces, ſi je ne les euſſe ſéparés. On vient enſuite ſe plaindre ; on me traite d'aſſaſſin : on a manqué à être égorgé. Voyez un peu quelle impoſture !

QUELQUES momens après, Croaſſon *le Corbeau* s'arrêta à trente pas de ma porte :

(*) Une tartine eſt compoſée de deux tranches de pain beurrées que l'on applique l'une ſur l'autre. C'eſt un régal ordinaire en quelques pays, & ſpécialement en Allemagne, où cet ouvrage a pris naiſſance.

il

il était en grand deuil & faisait de grands cris. J'allai lui demander quelle était la cause de ses gémissemens, & de qui il portait le deuil: il me dit que sa femme ayant mangé d'une charogne pleine de vers, le gosier lui était enflé extraordinairement, & qu'elle en était crevée. Sans m'informer d'aucune autre circonstance, il s'envola sur un arbre; & puis à l'entendre, c'est moi qui ai tué sa femme. Dites-moi, je vous prie, s'il y a de l'apparence à cela, puisqu'elle vole, & que moi je n'ai pas la faculté de m'élever en l'air. Je ne puis qu'aller & venir, & toujours rester sur terre.

TOUS ces mensonges, quoique mal imaginés, n'ont pas laissé de me donner beaucoup de chagrin. J'aurais été inconsolable sans mon cousin l'Aigle impérial, que j'ai rencontré par hasard. Je lui ai conté ma peine, & je lui ai fait voir le risque, où la calomnie m'exposait. Mon cousin, m'a-t-il dit, ne vous chagrinez pas; prenez courage. Si vous souhaitez, je prierai l'empereur, mon maître, d'écrire à votre roi, pour lui recommander vos intérêts. Ils ne se refusent rien l'un à l'autre, parce qu'ils ont tous les jours occasion de se rendre des services réciproques. Vous n'avez qu'à parler; je partirai de ce pas. Demain au

soir je serai de retour avec une lettre de recommandation. Vous n'attendrez pas beaucoup : je vous accompagnerai à la cour, & votre affaire tournera à votre avantage. Quelque bon droit que l'on ait, la protection ne nuit pas.

VOUS voyez, ô clément roi, que je trouverais encore des amis dans le besoin : mais j'ai remercié, l'Aigle mon parent, de ses offres obligeantes, & je suis venu seul, espérant que votre justice me tiendra lieu de recommandation. Je requiers que les complaignans fassent preuve ; si non je les défie tête à tête. On verra qui d'eux ou de moi a tort.

RÉFLEXION.

UN esprit fin tire avantage de la plus mauvaise cause ; & plus il est en danger, plus les expédiens, qu'il met en œuvres pour en sortir, lui font honneur.



CHAPITRE XXIV.

On reproche la mort de Rouget le Lièvre *à Trigaudin* le Renard. *Il reste interdit & sans réponse :* Agile *la Guenón parle pour lui.*

MUSILLARD *le Lapin* & Croasson *le Corbeau*, effarouchés par les conclusions de Trigaudin, se dirent l'un à l'autre : « le traître est trop fin pour nous. Il sait que nous ne pouvons pas produire de témoins : c'est pour cela qu'il parle si hardiment. Il ne l'entend pas mal avec son défi ! Nous aurions vraiment beau jeu à nous battre contre lui ! Quand nous serions dix, il nous exterminerait tous ». Là-dessus ils prirent le parti de déguerpir. Leur retraite mortifia Glouton *le Loup* & Grosbrun *l'Ours*, qui sentaient bien que leur ennemi s'en prévaudrait. Pour eux, ils n'osaient accepter l'appel, délabrés comme ils l'étaient.

LE, roi voyant que Trigaudin restait seul, demanda où étaient ses accusateurs, ajoutant que si quelqu'un avait quelque chose à dire, il parlât, & qu'on l'écouterait : mais

perſonne n'oſa ouvrir la bouche. Le ruſé fanfaron interpréta ce ſilence à ſon avantage ; & tirant un parti avantageux des circonſtances, il parla ainſi au roi : ſire, on dit ſouvent des autres en leur abſence ce qu'on ne dirait pas d'eux, s'ils étaient préſens. Auſſi viennent-ils à paraître, après qu'on les a fauſſement accuſés, les calomniateurs s'évadent, pour éviter la confuſion qu'ils ont méritée. Croaſſon & Muſillard font aſſez voir par leur évaſion que je ſuis bien fondé à parler ainſi. Ils m'accablaient pendant que je n'étais pas à portée de me défendre : maintenant qu'ils me voyent ſur la défenſive, ils diſparaiſſent.

PUISQUE perſonne ne t'accuſe, reprit le roi, parlons d'affaires nous deux. Dis-moi, je te prie, ſcélérat, que tu es, pouvais-tu me faire un outrage plus ſenſible, que de m'envoyer la tête de mon agent Rouget *le Lièvre* ? Eſt-ce là de quelle manière tu reconnais mes bontés ? As-tu oublié que tu t'es vu à la potence, que je t'ai rendu la vie, que tu as même été honoré juſqu'à être conduit par toute ma cour ? S'il ne te ſouvient plus de tes perfidies, je ne les ai pas oubliées, moi ; tu me les payeras, je le jure, ou bien je conſens que l'on traite ma puiſſance de chimère.

TRIGAUDIN fut tellement déconcerté par ces reproches prononcés avec chaleur, qu'il ne put pas desserrer les dents. Il jeta tristement les yeux de tous côtés pour voir si personne ne parlerait pour lui. Chacun gardait le silence, lorsqu'Agile *la Guenon* s'avança. Elle était si versée dans la jurisprudence, qu'elle n'avait pas sa pareille à la cour. Ce qui lui donnait encore un grand crédit, c'était d'être la favorite de la reine, dont elle était dame d'atour. Elle voulut signaler son savoir par la défense désespérée de Trigaudin son neveu. « Seigneur roi, dit-elle, un juge ne doit point s'échauffer, ni prendre feu, lorsqu'il est séant sur son tribunal pour entendre les raisons des parties & leur rendre justice. La colère nous emporte au-delà des bornes de la discrétion, & nous met hors d'état de discerner la vérité d'avec le mensonge. Si votre majesté veut rechercher soigneusement le passé, elle trouvera que Trigaudin par la subtilité de son esprit, l'a tirée d'occasions très épineuses. Peut-être ne se ressouvient-elle plus de la dispute que l'Homme & le Serpent eurent ensemble, il y a quelques années, mais je vais lui en rafraîchir la mémoire.

LE Serpent s'étant pris dans un piége, l'Homme vint à passer. L'animal détenu pria

l'Homme de le délivrer : celui-ci n'y trouvait point de ſûreté ; il s'en défendit. Le Serpent redoubla ſes inſtances & promit à l'autre avec ſerment qu'il ne lui nuirait jamais : l'Homme ſe laiſſa gagner. Le Serpent remis en liberté accompagna ſon libérateur & ſuivit le même chemin. Ce ne furent que proteſtations de reconnaiſſance, juſqu'à ce que la faim ſe fit ſentir au Serpent. Alors il commença à changer de langage & à chercher noïſe. Comment, dit l'Homme, eſt-ce là ce que vous m'avez promis ? Ne m'avez-vous pas juré que vous ne me feriez jamais de mal. Il eſt vrai, répondit le ſerpent ; mais la néceſſité n'a point de loi. Hé bien, dit l'homme, ne me refuſez pas une grace ; je mourrai s'il faut mourir : rapportons-nous au premier animal que nous rencontrerons ; le Serpent y conſentit. Après quelques pas, ils rencontrèrent Croaſſon *le Corbeau*, à qui le fait fut expliqué. Informé que c'était la faim qui portait le Serpent à cette extrémité ; & ſe ſentant affamé lui-même, il rendit ſentence de mort. L'Homme recuſa le juge comme ſuſpect & interjeta appel de la ſentence. Survinrent Grosbrun *l'Ours* & Glouton *le Loup*, qui la confirmèrent. Meſſieurs, s'écria l'Homme déſeſpéré, vous êtes tous des juges recuſables

& des goinfres. Je décline votre jurisdiction, & j'appelle au tribunal suprême de sa majesté Léonine.

Les parties, Seigneur roi, vinrent devant vous, & elles vous requirent de les juger. Jamais on n'a été plus embarrassé que vous le fûtes. Ne sachant que répondre, ni quel jugement rendre, vous fîtes assembler votre conseil. Vous n'en fûtes pas plus avancé. Tous vos conseillers se trouvèrent aussi embarrassés que vous. Cette douloureuse incertitude vous affecta vivement, parce que vous sentiez que l'équité souffrait de ce que les parties n'obtenaient pas une prompte justice à votre auguste tribunal.

Enfin vous vous avisâtes de mander Trigaudin pour le consulter. Il fit bien voir alors qu'il était capable de résoudre les plus grandes difficultés. Son avis fut que l'on ferait une descente sur les lieux, pour mieux connaître comment la chose s'était passée. Vous approuvâtes cet avis. On se rendit à l'endroit où l'Homme avait délivré le Serpent. Trigaudin le fit remettre dans le piége, & permit à l'Homme de l'en retirer ou de l'y laisser, selon qu'il le jugerait à propos. La décision fut admirée de votre majesté ; & chacun donna de grandes louanges à l'arbitre.

DITES-MOI préſentement qui de vos conſeillers eſt comparable au prétendu criminel. Nommez-m'en un à qui vous ayiez autant d'obligation ; un qui ait conſervé, comme lui, l'honneur de votre couronne. C'eſt pourtant l'infortuné que vous traitez ſi ſévèrement, & qui devient aujourd'hui l'objet de votre colère. Penêtré, moi, de la plus vive reconnaiſſance pour les ſervices eſſentiels qu'il vous a rendus, je dévouerais ma vie même à ſa conſervation. Oui, je me ſacrifierais moi & mes enfans pour le ſouſtraire au ſupplice dont vous le menacez ».

LE roi, qui était de mauvaiſe humeur, & qui voyait que la Guenon prenait ſi chaudement les intérêts de l'accuſé, lui dit : « A quoi bon tant de paroles pour excuſer un fourbe, un traître, un infâme qui n'a point d'autre appui que vous ! On verra bientôt, reprit-elle, s'il manque d'amis. « A l'inſtant elle éleva ſa voix & dit : vous tous, qui êtes partiſans de Trigaudin & qui êtes prêts à le ſervir, approchez ; venez témoigner par votre préſence la bonne volonté que vous avez pour lui.

DOMINANT *le Bléreau* & ſa femme, l'Écureuil, le Furet, la Fouine, la Belette, & pluſieurs autres animaux s'avancèrent.

Sur quoi la Guenon dit au roi: votre majesté peut juger présentement si Trigaudin est sans amis. En voilà un assez bon nombre : ils entreprendront tous sa défense dans l'occasion. Pommelé *le Léopard* prit la parole : seigneur roi, dit-il, selon les apparences personne n'a plus rien à dire. Vous recueillerez, quand il vous plaira, les voix de votre conseil ; & ensuite vous prononcerez, si vous l'avez pour agréable.

RÉFLEXION.

C'EST dans l'adversité que l'on connaît les vrais amis : il n'en faut quelquefois qu'un qui soit entreprenant pour porter les autres à se déclarer.

CHAPITRE XXV.

Trigaudin le Renard *invente de nouvelles supercheries. Il en impose au roi encore plus qu'auparavant.*

LES remontrances que l'on venait de faire au roi, ne l'avaient point appaisé. Le dernier crime dont Trigaudin s'était rendu

coupable, lui tenait extrêmement au cœur. Avant que d'aller aux opinions, il demanda la tête de Rouget *le Lièvre* afin de la représenter à l'accusé, qui semblait avoir donné une forte présomption contre lui par son silence. Avec la tête de Rouget, on apporta la peau de Beslin. A la vue de ces dépouilles sanglantes, Trigaudin affecta une surprise extraordinaire. Que vois-je, s'écria-t-il? Mon bon ami Rouget est mort! Que j'en ai de douleur! Et toi, mon pauvre Beslin aussi, toi à qui j'avais confié mes joyaux & mes bijoux pour les remettre au roi & à la reine! A propos, votre majesté ne m'a point parlé de ces présens que je lui ai envoyés. Ne les a-t-elle pas reçus? Le roi répondit: Beslin n'a point apporté de joyaux. Il s'est dit seulement chargé de lettres qu'il t'avait aidé à composer. On a ouvert sa valise, où l'on n'a trouvé que la tête de Rouget: c'est ce qui a causé le désastre du porteur. Je l'ai abandonné pour ce sujet à Grosbrun *l'Ours* & à Glouton *le Loup* qui l'ont dévoré.

TRIGAUDIN poussa un profond soupir, & dit; je suis désolé si ces joyaux sont perdus. Comment ferai-je la paix avec ma femme? Elle voulait absolument que je les apportasse moi-même, & que je ne les quittasse

point de vue ; tant ils étaient précieux. Mais j'ai cru qu'envoyant Beſlin, & le faiſant eſcorter par Rouget, je ne courais aucun riſque. De peur qu'ils ne fuſſent tentés de ſe les approprier & de gagner le large, je m'étais ſervi d'un prétexte plauſible pour les dérober aux regards indiſcrets. Ils auront apparemment rencontré des voleurs qui ont ouvert la valiſe. Rouget à l'ouverture ſe ſera apperçu de la valeur ineſtimable des préſens : il aura voulu faire réſiſtance : les voleurs lui auront coupé le col, & ſubſtituant adroitement ſa tête aux joyaux, ils auront fait entendre à Beſlin qu'ils le rechargeaient ſans lui rien ôter ; qu'il ne parlât point de la mort de Rouget ; qu'on ne la ſaurait pas, & que perſonne n'en ſerait inquiété. Beſlin aura donné dans le panneau : ce ne peut être auſſi que par leur conſeil, qu'il s'eſt fait honneur du meſſage.

QUANT à ce qui me concerne, y a-t-il quelque vraiſemblance à me ſoupçonner, après les bontés que votre majeſté a eues pour moi ? La ſeule penſée d'une action ſi noire me fait frémir. Mes chers amis, c'eſt donç fait de vous ! Que je ſuis malheureux ! Tranquilliſe-toi, dit Agile *la Guenon* à Trigaudin, ne t'affliges pas : Dis-nous ſeulement ce que c'était que ces joyaux : il ſera

facile de les ravoir, pour peu qu'ils soient encore en nature. Nous prierons *Robbécolio*, frère de l'enchanteur *Salamaël*, qu'il mette à profit l'art des enchantemens dans lequel il excelle. Ceux qui les ont pris seront forcés à les rapporter aussi-tôt. Non, non, ma tante, reprit Trigaudin, il n'est pas permis d'avoir recours à la magie noire, ni de consulter le Diable. D'ailleurs cet artifice m'est fort suspect : j'ai de la peine à croire qu'il fît jamais découvrir le vol.

MAIS moi, je saurais bien y parvenir, si j'étais chargé d'en faire la recherche ; dussé-je parcourir le monde entier & exposer ma vie aux plus grands dangers. Ecoutez présentement, seigneur roi, ajouta-t-il avec un ton d'assurance, quels étaient ces joyaux ; je vais vous expliquer en quoi ils consistaient. Vous jugerez si la perte n'est pas des plus considérables.

IL y avait trois pièces différentes. Premièrement c'était une bague d'un prix inestimable : l'anneau en était d'or. Dans le contour intérieur étaient gravés des caractères étrangers : on m'a dit que c'étaient des mots Hébreux ; je n'y comprenais rien, parce que je n'entends pas la langue Hébraïque. Quiconque, portait cet anneau, était à couvert de plusieurs sortes d'accidens :

il n'avait à craindre ni tempête, ni tonnerre : les sorciers n'avaient aucun pouvoir sur lui : il aurait passé trois nuits d'hiver à la belle étoile, sans que, ni neige, ni gelée, ni vent pussent l'enrhumer, ni l'incommoder. Cet anneau était enrichi de trois pierres précieuses.

L'UNE était de couleur de feu si vive & si brillante, qu'on n'avait pas besoin d'autre lumière pendant la nuit ; elle éclairait mieux que trois flambeaux.

L'AUTRE pierre était d'un blanc lumineux : il ne fallait que s'en toucher une fois, quelque mal que l'on eût aux yeux, on était guéri sur le champ. C'était aussi un remède souverain contre plusieurs autres maux : poison, cancers, fistules, rien ne résistait. Avait-on la fièvre ? quelque maligne qu'elle fût, il suffisait de boire de l'eau, où cette pierre eût été trempée, on recouvrait aussi-tôt la santé.

LA troisième pierre était d'un verd naissant, varié de quelques gouttes de pourpre : elle avait la vertu de rendre invulnérable. Eût-on été poursuivi par dix mille hommes, toutes leurs armes feraient restées sans effet ? On était sûr de remporter la victoire sur tous ses ennemis pendant la journée, quand on avait seulement regardé cette pierre à

jeûn. La portait-on sur soi, on était reçu cordialement par tout le monde ? Elle avait encore plusieurs autres propriétés que l'on m'a dites, & dont je ne me ressouviens pas présentement. Enfin l'on m'avait tant conté de merveilles de cette bague, que je n'ai cru personne digne de la porter que vous, ô puissant roi ! vous que je regarde comme le plus illustre des monarques.

JE l'avais trouvée dans le trésor de mon père. J'y avais trouvé aussi un peigne à deux côtés, dont ma femme était fort jalouse : malgré cela, je l'envoyais à la reine. C'était un fameux ouvrier nommé *Léon*, qui l'avait fait d'un os de Panthère. La couleur en était si belle & si agréable, que l'on ne pouvait rien voir de plus charmant. Il avait l'odeur la plus suave : les propriétés en étaient admirables. On n'avait qu'à le porter sur soi à la promenade, pour se faire suivre par tous les petits Oiseaux, qui tenaient compagnie en chantant. Il faisait passer les vapeurs. De quelque maladie que l'on fût attaqué, on était guéri, à le flairer seulement. Sur le champ de ce peigne étaient gravées plusieurs belles histoires. On y voyait celle du berger Pâris lorsqu'il jugea les trois déesses, Junon, Pallas & Vénus, & qu'il donna le prix à la dernière :

on y voyait encore comment le même Pâris enleva Hélene épouse du roi Ménélas. Le sac de Troye y était aussi représenté ; & au-dessous de chaque histoire, l'artiste avait eu soin d'en tracer l'explication.

RÉFLEXION.

Les contes merveilleux attirent l'attention, & souvent ils surprennent la raison de ceux qui les écoutent.

CHAPITRE XXVI.

Trigaudin le Renard *fait le récit de son miroir, & raconte les histoires dont la bordure était ornée.*

Madame, continua Trigaudin, s'adressant à la reine. Je vous envoyais encore un miroir ; & vous allez juger s'il était de peu de valeur. La glace avait la vertu de représenter tout ce qui se passait une lieue à la ronde, tant parmi les hommes, que parmi les bêtes. Quelques taches de rousseur que l'on eût au visage, il n'en restait pas la moindre apparence, dès qu'on s'était regardé une seule fois dans ce miroir. La

bordure était d'un bois incorruptible non ſujet à ſe vermouler, & plus eſtimé que de l'or. Aux quatre coins étaient ſculptées des hiſtoires que je vais vous conter. En voici une:

UN Cheval gros & gras vit paſſer par un pré où il paiſſait, un Cerf qui courait à toutes jambes. Jaloux de ne pas ſe ſentir la même légéreté, il ſe propoſa d'emprunter du ſecours pour le joindre & pour lui faire perdre la vie. Dans ce deſſein il alla accoſter un berger: ami, lui dit-il, je viens de voir paſſer un Cerf, que je voudrais que vous euſſiez. Sa chair vous ſervirait d'une bonne proviſion, & vous vendriez bien ſon bois & ſa peau. Oui, dit le berger, mais comment l'attraperai-je? Mettez-vous ſur moi, répondit l'autre, & nous courrons après de toutes nos forces. Le berger y conſentit, & monta le Cheval. Ils commencèrent à courre le cerf; mais inutilement. Il allait plus vîte qu'eux. A la fin le cheval étant las, dit au berger: ami, deſcendez à préſent & laiſſez-moi un peu reſpirer. Je me ſuis mis hors d'haleine à force de courir. Non pas, repartit le berger: ſi j'ai manqué le Cerf, je ne te manquerai pas; je te retiens en dédommagement: tu me vaudras bien autant qu'il aurait pu me valoir. Ce fut ainſi que

que le pauvre Cheval se trompa lui-même, & qu'il porta la peine de sa jalousie.

SUR un autre coin du même miroir, était représentée l'histoire d'un Ane & d'un Chien. Ces deux animaux demeuraient ensemble chez un riche marchand. Le Chien était fort aimé de son maître, & le suivait tous les jours à table. L'Ane, qui se voyait traité bien différemment, en conçut le plus violent chagrin, & il dit en lui-même : moi qui fais le gros ouvrage, qui porte le bled au moulin, qui vais chercher tout le bois nécessaire pour le ménage & qui travaille continuellement comme un forçat, je ne mange que des chardons ; & le petit Chien, parce qu'il est caressant, il approche de la table, il y goûte des meilleurs mets & se fait plus aimer que s'il produisait un grand profit à la maison. Sa conduite me doit servir de modèle, je veux m'y conformer ; & lorsque notre maître reviendra de la bourse, j'irai au-devant de lui, & je le caresserai à l'exemple du petit Chien. L'Ane ne manqua pas d'exécuter son projet. Au retour du maître il courut vers lui, s'éleva sur les pieds de derrière ; & cabriolant pour le caresser, il lui porta les deux pieds de devant sur les épaules si lourdement, qu'il le jeta à la renverse ; il s'avança ensuite

pour le lêcher. Le marchand crut être à sa dernière heure ; il appella ses garçons, criant de toute sa force : eh vîte ! garçons, à moi, l'Ane m'assomme. Ils accoururent avec de gros bâtons, & chargèrent l'apprentif faiseur de cabrioles jusqu'à lui faire craquer l'épine du dos. Voilà le fruit qu'il tira de sa tentative pour ne s'être pas contenté de son état, & avoir voulu rendre sa condition meilleure.

IL y avait encore, ajouta Trigaudin, une autre histoire sur l'un des coins d'en-bas. Celle-ci s'était passée entre le Chat & Renard mon père. Il s'étaient juré de se servir mutuellement, & de ne se jamais abandonner l'un l'autre, en quelque danger que ce pût être. Un jour qu'ils étaient ensemble dans un bois, ils entendirent sonner du cor. Le Chat fut alarmé ; il dit à mon père : Renard mon ami, que ferons-nous ? Comment éviterons-nous ces chasseurs ? Ne t'embarrasse pas, lui répondit mon père ; je sais quantité de ruses ; reste avec moi ; il ne nous arrivera aucune mauvaise aventure. L'autre jeta un soupir & dit : pour moi je n'ai pas tant de science ; je ne sais qu'un moyen de me sauver. S'il ne me réussit pas, je suis fort à plaindre. En disant cela, il grimpa sur un arbre, se cacha tout en

haut entre les feuilles & laissa mon père en bas exposé au péril de sa vie. Sur ces entrefaites arrivèrent les Chiens qui n'avaient pas envie de lui faire quartier. Le traître grimpeur lui cria : Renard, sers-toi de quelqu'une de tes ruses ; en voici l'occasion. Mon père plia bagage, & après avoir bien couru, il commençait à perdre haleine. Les Chiens étaient prêts à le happer : mais heureusement il trouva une ancienne tanière ; il s'y glissa & leur échappa ainsi, en servant cependant d'exemple du peu de compte qu'il y a souvent à faire sur la bonne foi d'autrui, quand l'intérêt particulier vient à s'y opposer.

LA dernière histoire, continua Trigaudin, était arrivée au bisayeul de Glouton *le Loup*. Pressé un jour par la faim, il trouva une carcasse de Cheval. Quoiqu'elle fût toute décharnée, il se mit à croquer & à gruger. Mais au plus fort de son appétit, il lui resta un os en travers dans la gorge. L'incommodité était dangereuse & pressante ; il appella différens opérateurs ; aucun n'y pouvait rien. Enfin il s'avisa que la Grue avait le col long & le bec fort ; il la fit prier de venir le secourir. Elle vint & enfonça si avant son bec dans le gosier du patient, qu'elle atteignit & retira l'os qui

l'étranglait. L'opération heureusement faite, elle demanda son salaire. Comment, lui dit l'animal tiré de danger : n'es-tu pas assez contente que je t'aye conservé la vie, pendant que tu avais la tête dans ma gueule ? Elle n'eut point d'autre récompense que ce compliment pour sa peine, & pour avoir servi un ingrat.

RÉFLEXION.

CE n'est pas un petit talent que de savoir amuser le tapis, quand on a de mauvaises affaires dont les suites sont à craindre.

CHAPITRE XXVII.

Trigaudin le Renard *représente ses services au roi ; & par l'entremise de la reine, il obtient la liberté d'aller chercher ses joyaux.*

C'ÉTAIENT-LA, seigneur roi, poursuivit Trigaudin, les curiosités que je vous ai envoyées par Beslin *le Bélier.* Vous m'avez, ce me semble, insinué que ni moi ni les miens, nous ne vous avions jamais

été utiles & que vous ne ſaviez pas en quoi conſiſtaient nos ſervices. Votre majeſté a tant d'affaires dans la tête que l'une lui fait ſouvent oublier l'autre : je m'en apperçois bien. Si vous me permettez de vous rafraîchir la mémoire, vous reconnaîtrez que vous avez des obligations à notre famille. La démarche delicate que je vous ai contée de mon père, m'empêchera de lui donner toutes les louanges, qu'il mérite d'ailleurs. Il vous avait toujours été fort attaché ; & c'eſt en ſon attachement que je veux lui reſſembler & même le ſurpaſſer, s'il eſt poſſible. Je rapporterai un ſeul trait de ſon habileté.

Vous n'étiez encore qu'un enfant de trois ans ou environ, lorſque le roi votre pere eut une grande maladie. Il n'y avait aucun de ſes médecins, qui n'en déſeſpérât. Mon père arriva pour lors de Montpellier, où il avait fait ſon cours de médecine & avait été reçu docteur de la faculté. Il ſe rendit promptement à la cour, & demanda à voir l'urine du roi. Dès qu'il l'eut vue, il ne balança point ſur le remède ; il ordonna qu'on prît le foie d'un Loup de huit ans, & qu'on le fît manger à ſa majeſté. Le père de Glouton qui était préſent ne s'accommodait point de cette ordonnance, craignant

d'en payer les frais. Pour moi, dit-il par provision, je ne suis point votre affaire; car je n'ai pas encore sept ans. Vous en paraissez davantage, répondit mon père, & vous ne savez peut-être pas au juste quel âge vous avez: mais je le verrai aisément, quand j'aurai votre foie sous mes yeux. Comme le Loup ne donnait point d'excuses valables, on le mena à la cuisine, & on le tua. Son foie fut servi au roi, qui recouvra la santé, récompensa libéralement mon père, & voulut que dans tous ses états il fût appellé *le fameux docteur Renard*.

QUANT à ce qui me regarde, continua Trigaudin, je me suis distingué auprès de vous en plusieurs occasions par ma sobriété. Cette vertu ne brille pas dans certains courtisans qui n'ont pour vous plaire que des mensonges ou des flateries à vous dire. Je mourrais plutôt de faim que de priver votre majesté d'un morceau qui lui ferait plaisir. Je me souviens qu'un jour d'hiver, Glouton & moi nous avions attrapé un jeune Cochon fraîchement tué. Nous nous disposions à jouer des mâchoires, lorsque vous survîntes avec la reine. Vous nous fîtes l'honneur de nous dire: messieurs, le ciel vous soit en aide. Nous avons grand appétit, la reine & moi. Il faut, s'il vous plaît,

que nous ſoyions de votre écot. Glouton ſe mit à rognonner. Pour moi je vous dis d'abord : très-volontiers, ſeigneur roi, prenez ce qu'il vous plaira. Vous chargeâtes Glouton de partager la pièce, comme il le jugerait à propos. Il commença par en mettre de côté une moitié qu'il ſe réſervait. Il mit l'autre en commun, la ſépara en deux, vous ſervit un quartier tant pour vous que pour la reine, & il attaqua l'autre quartier avec une avidité incroyable. Tout ce qui m'en revint, ce fut quelque partie de la freſſure, que je lui dégraiſſai. Il avala ſi vîte ſon quartier, qu'avant que vous euſſiez achevé le vôtre, il eut le tems d'engloutir la moitié qu'il avait miſe du côté de l'épée, ſi bien même qu'il venait encore vous aider : mais vous y mîtes bon ordre ; ſa gourmandiſe vous courrouça. Vous lui imprimâtes votre patte majeſtueuſe ſur la face avec tant de vigueur, que vous lui emportâtes la peau, qui reſta dans les griffes de votre majeſté. Comment, lui dites-vous, vraie ſafre-gueule ! où avez-vous donc appris à vivre ? Vous êtes terriblement expéditif. Suffit-il qu'il y en ait aſſez pour vous ? Je n'ai pas à beaucoup près ſatisfait mon appétit. Allez au plus vîte me

chercher de quoi me raſſaſier, & ne me le faites pas dire deux fois.

GLOUTON ne marchanda point : il partit à l'inſtant, & je lui tins compagnie. Nous trouvâmes un Veau de lait que nous apportâmes. Comme Glouton avait fait le premier partage ſi inégal, vous me chargeâtes du ſecond. Je partageai le Veau en deux ; je vous en préſentai la moitié. J'en mis un quartier à part pour ma femme ; l'autre quartier, je le donnai à Glouton, ne me réſervant qu'une partie des entrailles ; ſur quoi vous me demandâtes qui m'avait appris à faire ſi honnêtement les choſes. Je vous répondis que c'était le Bléreau mon neveu. On lui rapporta que je vous avais parlé avantageuſement de lui : il m'en a toujours ſçu bon gré depuis.

« Qu'ai-je beſoin, ſeigneur roi, d'entrer dans un plus grand détail de mes ſervices ? Ils ſont aſſez connus à la cour, quoique je n'en ſois pas plus avancé. Se tenait-il autrefois un conſeil que je n'y fuſſe appellé des premiers ? La cour était alors dans une grande proſpérité. Mais je ſens renaître mon eſpérance. Ma fortune pourra bientôt changer de face. Suppoſé même que l'envie me ſuſcite de nouveaux dangers, je ne tomberai pas dans le découragement.

La vertu n'eſt jamais ſans conſolation ; ſi ſon triomphe n'eſt public, que quand ſes ennemis ſont abattus, elle triomphe en ſecret pendant qu'elle eſt perſécutée ».

La reine avait écouté Trigaudin fort attentivement. Outre que les préſens dont il avait parlé la flattaient, elle s'intéreſſait pour lui à cauſe du blâme qui ſerait retombé ſur elle, s'il fût reſté ſans défenſe. Encouragée par la diſpoſition plus favorable, où elle voyait le roi : « Vous penſiez, lui dit-elle, que je m'étais laiſſée ſurprendre. Vous reconnaiſſez préſentement que l'on attribue par envie & ſans preuve à l'un de vos bons ſujets tous les accidens qui arrivent. Les préſens qu'il nous envoyait, ne marquent pas qu'il ſoit méconnaiſſant de nos graces ». « J'avoue, dit le roi ; qu'il entend merveilleuſement à ſe défendre ; & je ſuis obligé moi-même de m'adoucir en ſa faveur ». « Ecoute, dit-il à Trigaudin, je te pardonne encore une fois. Il n'y a point de preuve ſuffiſante que tu ſois coupable de la mort de Rouget *le Lièvre*. C'eſt pourquoi je t'en déclare quitte & déchargé. A l'égard de tes joyaux, il faut avoir patience. Peut-être ſe trouveront-ils ? Va les rechercher par-tout, & tâche d'en apprendre des nouvelles ». Je ne demande pas mieux, reprit

Trigaudin : mais, ſeigneur roi, ſi je viens à découvrir où ils ſont, & que je ne puiſſe les avoir que par force, votre majeſté voudra-t-elle bien me prêter du ſecours ? C'eſt une affaire qui la regarde, puiſque les joyaux ſont à elle. Oui certes, dit le roi, ſi tu as beſoin de moi, tu peux compter ſur toutes mes forces. Je vous rends, ajouta Trigaudin, mille graces de vos bontés, j'en ſuis pénétré ; & je vous promets de ne point ceſſer mes courſes, que je n'aye retrouvé les joyaux.

RÉFLEXION.

QUAND un gourmand fait un partage, il garde toujours la meilleure part pour lui : mais lorſqu'il a affaire au Renard, il ſe trouve ordinairement trompé.





CHAPITRE XXVIII.

Trigaudin le Renard *est encore accusé de quelques mauvais tours dont il se défend.*

GLOUTON était très-fâché de voir que Trigaudin fût renvoyé absous une seconde fois. Il ne put s'empêcher de parler. « Puissant roi, dit-il, trouvez bon que je vous marque ma surprise. Est-il possible que vous vous rendiez encore aux discours de ce pervers & méchant animal? Vous n'ignorez pas qu'il a toujours des faux-fuyans tout prêts, & qu'il est grec en l'art de colorer le mensonge & de déguiser la vérité. Le

fourbe eſt d'autant plus dangereux qu'il ſait mieux inſinuer ſes impoſtures. Permettez-moi de vous conter un mauvais tour, qu'il a joué à ma femme.

Il lui promit de lui faire pêcher autant de Poiſſons qu'elle en pourrait porter. Après lui avoir attaché un mannequin à la queue, il la mena à un étang. C'était en hiver & par un grand froid. Il lui perſuada de s'accroupir à mi-corps dans l'eau & d'y reſter juſqu'à ce qu'il l'avertît de ſe lever. En peu de tems le mannequin ſe prit ſi fort à la glace qu'il n'y avait plus moyen de l'arracher. Le ſcélérat, qui s'en doutait, dit à ma femme qu'il était tems de ſortir & qu'elle tirât de toute ſa force : mais elle avait beau tirer ; elle était trop bien priſe. Elle ſe mit à heurler horriblement. Les payſans des environs accoururent & l'auraient aſſommée, mais aux premiers coups qu'ils lui portèrent, elle fit un ſi grand effort pour ſe dégager, qu'elle laiſſa une bonne partie de ſa queue avec le mannequin dans l'eau ».

« Voyez, ſeigneur roi, dit Trigaudin quelle ſuppoſition Glouton vient vous faire ! Se peut-il rien de plus groſſier ? Il eſt bien vrai, que j'ai montré à ſa femme un endroit où il y avait beaucoup de Poiſſons. Je lui recommandai de ſe contenter d'en prendre ſa

ſuffiſance ; il ne tenait qu'à elle de ſe retirer à tems : mais par gourmandiſe elle voulut remplir ſon mannequin. Eſt-ce ma faute, ſi elle a attendu que la glace l'eût accroché » ?

» La Louve ſe leva & dit : tais-toi, fourbe fieffé, on ne connaît que trop ta perfidie. Oſeras-tu pallier encore la noire malice, que j'ai eſſuyée de ta part, il n'y a pas long-tems, lorſque tu étais au fond d'un puits, où tu te noyais ? Je paſſai par haſard, j'entendis ſoupirer, je regardai dans le puits, & je te demandai ce que tu faiſais-là. Tu me répondis que tu avais tant mangé de Poiſſons que tu en crevais. Je te priai de me dire comment je ferais pour deſcendre près de toi. Mettez-vous, me dis-tu, dans l'autre ſeau. Je le fis : à peine m'y fus-je miſe que je me trouvai au bas du puits. Pour toi tu fus remonté auſſi vîte que j'étais deſcendue. Tu me dis même en paſſant : ainſi va le monde ; l'un monte & l'autre deſcend. Tu diſparus en diligence, ſans t'embarraſſer de ce que je deviendrais. Je reſtai toute la journée dans le puits à croquer le marmot. J'y ſerais, je crois, demeurée long-tems, s'il n'était venu un payſan ſur le ſoir pour avoir de l'eau. Encore fis-je bien de prendre mon eſcouſſe en dehors, dès que j'approchai vers le haut du

puits ; car quand le paysan qui, croyait ne tirer qu'un seau d'eau, m'aperçut, il fut si effrayé qu'il lâcha la corde & se précipita avec un grand cri à la renverse. Te disculperas-tu facilement de cette action » ? « Vous faites-là un plaisant conte, répliqua Trigaudin à la Louve ! Y a-t-il la moindre vraisemblance ? Voulez-vous donner à penser que vous ayiez eu assez d'imprudence pour vous mettre dans le seau, sans prévoir comment vous vous en tireriez » ?

IL restait à Glouton quelque chose sur le cœur. « Je vous conterais, dit-il, seigneur roi, de quelle manière j'ai failli à être tué par une Jument pour vouloir suivre les conseils de ce traître. Mais avec quelque exactitude que je rapportasse le fait, il y trouverait toujours à gloser. C'est pourquoi j'aime mieux qu'il le raconte lui-même ; & s'il s'écarte de la vérité ; je verrai ce que j'aurai à faire ». Puisque vous me remettez, repartit Trigaudin, le récit de cette aventure, je n'y ajouterai & je n'en diminuerai aucune circonstance.

« JE passais, continua Trigaudin, il y a quelque tems, avec Glouton par un pré où paissait une Jument, qui avait à côté d'elle un Poulain noir. Glouton était pressé par la faim ; il me pria d'aller demander à

la Jument, si elle voulait vendre son Poulain. J'y allai, & la saluant fort civilement, madame, lui dis-je, je vous souhaite le bon jour : vous avez-là un joli Poulain ! Voudriez-vous le vendre ? Je connais un honnête maquignon qui s'en accommoderait. Oui-dà, me répondit-elle, je le vendrai, pourvu que l'on m'en donne le prix qui est marqué sous mon pied de derrière. Je vins rendre réponse à Glouton : mon cher oncle, lui dis-je, vous aurez le Poulain. Allez vîte à la Jument, pendant qu'elle est en humeur de le vendre ; elle le laisse pour une somme que vous trouverez marquée sous son pied de derrière. Je n'ai pu voir combien c'était, parce que je ne sais pas l'arithmétique : mais vous, si vous la savez, vous serez bientôt satisfait. Si je la sais, reprit Glouton, belle demande ! Je suis mathématicien : il y a peu de sciences que je ne sache : je sais les loix & les coutumes. Le roi a eu recours à moi plusieurs fois, & il s'est toujours bien trouvé de mon érudition & de mes conseils ».

« GLOUTON plein de lui-même courut vers la Jument, & lui proposa le marché. Elle lui dit de voir la somme qui était chiffrée sous son pied de derrière, qu'elle n'en

rabattrait rien, & que c'était le prix du marchand. Il s'y présenta ; elle leva le pied, & le baissa aussi-tôt : ma commère, dit-il, je n'ai pas encore bien vu. A l'instant elle lui détacha une si forte ruade sur le front, qu'elle le fit sauter à quinze pas en arrière, où il resta plus d'une heure pour mort. Après l'avoir ainsi congédié, elle quitta la place & prit la fuite avec son Poulain. Quand Glouton fut un peu revenu, je m'approchai de lui : mon cher oncle, lui demandai-je, comment vous trouvez-vous ? A ce qui me paraît, vous n'êtes pas convenu de prix. Le Poulain était apparemment trop cher ; la Jument voulait le survendre. La maligne rosse, me répondit-il, avait envie de le vendre, comme j'ai envie de m'aller noyer. Si elle tombe jamais sous mes pattes, elle s'en ressouviendra. Elle avait un fer au pied, & je pensais que les cloux fussent des chiffres. Du coup qu'elle m'a sanglé, il me semble que j'ai la tête fendue en deux. Comment, mon oncle, ajoutai-je, pour un savant comme vous l'êtes, vous vous laissez ainsi redresser ! Le proverbe dit bien vrai, que les plus sages sont quelquefois les dupes des sots. Je n'aurais pas cru qu'une Jument pût vous en revendre.

Présentement,

Présentement, seigneur roi, a-t-il lieu de se plaindre ? Votre majesté voit si j'ai eu d'autre dessein que de le servir.

RÉFLEXION.

Les menteurs sont sujets à se contredire; ils employent le oui & le non tour à tour selon leur besoin, & souvent sans y faire attention.





CHAPITRE XXIX.

Glouton le Loup *appelle Trigaudin* le Renard en duel.

GLOUTON eut la patience d'entendre le récit tout entier ſans l'interrompre : mais les traits malins dont il le trouvait entrelardé, étaient autant d'aiguillons qui irritaient de plus en plus ſa colère. Soit qu'il ſe crût ſuffiſamment refait de ſes bleſſures, ſoit que ſon animoſité l'étourdît ſur le danger d'une entrepriſe prématurée, il ne put s'abſtenir d'éclater. « Allons, marouſle, dit-il à Trigaudin, en voilà trop. J'ai toujours dit que tu étais un traître & un

scélérat ; je le soutiens encore & je ne m'en dédirai jamais. Si tu n'es pas content, je t'appelle en duel à demain matin. Nous nous battrons seul à seul, & l'on verra qui a tort de nous deux. Tiens, voici mon gage, ajouta-t-il en jettant un lambeau de la peau de Beslin, dont il avait récemment enveloppé l'une de ses blessures. Puisque ton affaire te paraît si bonne, viens la défendre dans un combat avec toute la force de ton corps. Ce défi ne plaisait point à Trigaudin : néanmoins il ne fit rien paraître ; il releva le gâgc avec fermeté & dit : je souhaite depuis long-tems d'en venir-là ; je ferai voir que toutes les accusations formées contre moi sont des impostures ».

Le roi reçut le gage que Trigaudin lui remit, & il demanda des otages. Grosbrun *l'Ours* & Moustache *le Chat* se donnèrent en cette qualité pour Glouton ; Dominant *le Blêreau* & Agille *la Guenon* pour Trigaudin. Agile encouragea celui-ci. Mon neveu, lui dit-elle, voici l'occasion de te signaler. Tu as affaire à forte partie. Il faut user d'adresse. Quoique tu sois fertile en stratagêmes, mes conseils ne te nuiront pas. Fais-toi raser tout le corps, excepté la queue qui restera garnie de son poil. Tu

te feras ensuite frotter de savon ou de quelque liqueur grasse & onctueuse pour te rendre la peau si glissante, qu'il n'y ait point de prise dessus. Cours toujours à l'encontre du vent, & fais voler la poussière dans les yeux de ton ennemi : ainsi tu l'aveugleras, & tu le mettras hors d'état de te nuire. Afin qu'il ne t'attrape point par la queue, tiens-la toujours recourbée sous le ventre & ne la redresse que quand tu voudras t'en servir pour battre & élever la poussière. Harasse-le à courir après toi, parce qu'il a encore les pattes tendres & douloureuses. Pendant qu'il s'essuyera les yeux, pince-le, mords-le, & fais lui le plus de mal que tu pourras. Si tu profites de mes avis, la victoire t'est assurée. Va aujourd'hui te coucher de bonne heure pour être demain plus dispos. On aura soin de te réveiller ».

TRIGAUDIN suivit les conseils de sa tante. Après avoir pourvu le soir même aux premiers préparatifs, il alla se reposer sur un gazon sous un arbre. Le lendemain de bon matin la Fouine vint l'éveiller & lui apporta un Canard. « Allons lui dit-elle, mon ami Trigaudin, lève-toi, il est tems. Voici un bon Canard que je t'apporte pour ton déjeûner : c'est ma chasse de toute la

nuit ». Trigaudin ne fut pas long-tems à ſa toilette ; il ſe fit promptement graiſſer. La Guenon ſurvint & lui dit : « mon neveu, arme-toi de courage. Souviens-toi de la leçon que je te donnai hier ; tu remporteras infailliblement la victoire, & perſonne n'oſera plus ſe jouer à toi. Ma chère tante, répondit Trigaudin, je vous ai bien de l'obligation. Depuis que vous m'avez inſtruit, je me ſens une valeur extraordinaire. Là-deſſus il déjeûna ; puis ayant remercié la Fouine il alla prendre quelques gorgées d'eau fraîche au premier ruiſſeau, d'où il s'achemina en bon équipage vers la lice.

RÉFLEXION.

QUELQUE aviſé que l'on ſoit, on ne doit pas mépriſer les avis des autres.





CHAPITRE XXX.

Combat en champ clos entre Glouton le Loup *& Trigaudin* le Renard.

TRIGAUDIN vint se présenter à sa majesté Léonine & la salua. Elle ne fut pas peu surprise de le voir équipé comme il l'était : elle le félicita sur la sagesse des précautions qu'il avait prises. Trigaudin entra ensuite dans la lice, accompagné de ses parens & de ses amis. De son côté Glouton se montra bientôt sur l'arêne, suivi des siens. Lorsque les deux champions furent prêts à en venir aux mains, chacun se retira, &

leur laissa la carrière libre. Le Léopard & le tigre furent choisis pour gardes du champ de bataille. . . . .

GLOUTON ne tarda pas à se lancer sur Trigaudin. Celui-ci, qui avait l'œil au guet, sauta légèrement en arrière, prit la fuite, & courant toujours contre le vent, fit voler tant de poussière que Glouton fut bientôt contraint de s'arrêter. Pendant qu'il restait en place, Trigaudin reprenait haleine : il fatigua ainsi son ennemi à plusieurs reprises. Après l'avoir bien harcelé par ce manège, il crut pouvoir entreprendre davantage ; si bien que venant sur lui dès qu'il le voyait arrêté, il lui portait toujours quelques coups de dents qui formaient des plaies sanglantes. Enfin il lui fit trois grandes taillades au front & lui en rabatit la peau presque sur les yeux. Ces succès, en ranimant son courage, firent revivre sa gaieté ordinaire, il se permit même de plaisanter son adversaire. Qu'est-ce que c'est, dit-il, compère ? Comment vous trouvez-vous présentement ? Les Mouches vous ont-elles piqué ? N'est-ce pas-là ce que vous cherchiez depuis long-tems ? Prenez patience, ce n'est encore rien. Vous en aurez bien d'autres, avant que nous nous quittions.

GLOUTON, poussé à bout par ces

ſarcaſmes injurieux, ne reſpirait que vengeance. D'un ſaut qu'il fit ſur Trigaudin, il le terraſſa : mais le combattant alerte & léger ſe releva bien vite & ſe remit à courir. Ce fut alors la plus grande chaleur du combat. Glouton ne faiſait que ſauter, & Trigaudin lui échappait toujours. L'un employait la force; l'autre n'uſait que de fineſſe. Glouton avait encore bien mal aux pattes; autrement il eût été bientôt vainqueur. Plus il ſe donnait de mouvement, plus les pattes lui devenaient ſenſibles & cuiſantes. Cependant avec de nouveaux efforts il atteignit Trigaudin, & l'ayant renverſé ſur le dos, il le ſerra de ſes pattes de devant contre terre, & le tenait ainſi en échec.

LES amis de Glouton ſe réjouiſſaient, pendant que ceux de Trigaudin étaient fort alarmés, ne comptant pas qu'il pût échapper. Te voilà pris préſentement, fourbe inſigne, lui dit Glouton : tes fineſſes ne ſervent plus à rien. L'heure eſt venue de te faire payer tous les maux que tu m'as faits. Mon cher oncle, s'écria Trigaudin, capitulons, entrons en compoſition. Je veux bien être votre vaſſal. Mes parens, mes amis & moi, nous vous prêterons tous ſerment de fidélité. Tout ce que nous

attraperons, Poules, Poulets, Canes, Canards, Perdrix, Bécasses & Faisans, tout sera pour vous, pour votre femme & pour vos enfans. Je vous aiderai de mes conseils en toute occasion. Vous avez la force en partage; moi, j'ai la finesse. Quand nous serons bien unis ensemble, nous viendrons à bout de toutes nos entreprises. Proches parens comme nous le sommes, pouvons nous sans être dénaturés nous faire du mal l'un à l'autre? Je n'aurais jamais hasardé un combat contre vous, si vous ne m'y aviez provoqué le premier. Vous avez dû reconnaître que je n'avais point de mauvaises intentions. Je fuyais, je vous évitais pour vous marquer que je ne voulais point prendre l'avantage sur vous. Je comptais que vous vous lasseriez de me poursuivre, & que je vous échapperais sans vous blesser. Je vous ai toujours épargné. Vous serait-il honorable de tuer une pauvre bête qui n'est pas en état de se défendre? Je vous ferai devant le roi réparations de toutes les injures que je vous ai jamais faites. Ah, voleur; ajouta Glouton! Tu voudrais bien que je te lâchasse. Si tu étais une fois en liberté, tu ne tiendrais pas un langage si humble. Je connais ta duplicité; ne crois plus m'en imposer: je porte assez de tes marques.

A CES mots Glouton baiſſa la gueule pour étrangler Trigaudin : mais celui-ci qui avait les pattes en l'air, ſe ſervit dans le moment ſi à propos de ſes ongles, qu'il arracha un œil à l'autre. Glouton ne put ſoutenir la douleur ; il jetta un cri affreux, & lâcha priſe, portant la patte à ſa plaie. L'acteur profita habilement de la circonſtance ; il ne fit qu'un ſaut & recommença à fuir de plus belle. Glouton, outré de déſeſpoir d'avoir perdu l'avantage qu'il avait eu ſur ſon ennemi, redoubla tellement ſes efforts que ſe précipitant dans ſa courſe il paſſa par-deſſus Trigaudin ; celui-ci n'ayant pas moins d'animoſité, happa ſon ennemi par le nœud de la queue & s'y attacha.

QUAND le champion éborgné ſentit-là les dents de ſon rival, il n'eût point d'autre reſſource que de courir à perte d'haleine pour l'étourdir & lui faire quitter priſe. Mais Trigaudin ſerrait toujours plus fortement les dents, & ſe laiſſa trainer tant que l'autre eut des forces. A la fin Glouton perdit aſſez de ſang par toutes ſes bleſſures, pour tomber en défaillance. Trigaudin le voyant immobile par terre, lui ſauta à la gorge & ſe mit à travailler avec ardeur, ſans trouver d'autre réſiſtance que quelques ſecouſſes interrompues d'un animal aux abois.

LES parens de Glouton déchûs de toute espérance allèrent demander quartier pour lui à sa majesté Léonine, & la prièrent de faire cesser l'acharnement de Trigaudin. Le roi envoya d'abord deux hérauts. Ils arrivèrent comme Trigaudin tirait son ennemi par les oreilles hors de la lice, ne craignant plus rien de sa part. C'en est assez, dirent-ils, seigneur Trigaudin. Le roi vous reconnait pour vainqueur. Je suis content, leur répondit-il; je ne voulais que m'assurer de l'honneur de la victoire. Avertissez, je vous prie, mes amis qu'ils viennent me parler.

GLOUTON fut emporté par ses parens, qui s'obligèrent à le représenter mort ou vif. Ils le remirent aux plus habiles chirurgiens pour le traiter & pour penser ses plaies.

LA demande du champion victorieux publiée à l'entrée du champ, on vit aussitôt avancer Dominant *le Blèreau* & sa femme, Agile *la Guenon*, la Belette, la Fouine & les autres amis de Trigaudin. Plusieurs même de ceux qui avaient été contre lui auparavant, se rangèrent de son parti, & vinrent le féliciter.



CHAPITRE XXXI.

Trigaudin vainqueur vient en triomphe saluer le roi, & retourne comblé d'honneurs au château de Malperdu.

APRÈS que Trigaudin eût reçu les complimens de tous ses amis, il leur dit que son devoir étant d'aller saluer le roi il souhaitait qu'ils l'accompagnassent, afin qu'il se présentât avec plus de distinction & d'appareil. Ils acceptèrent d'un commun accord une offre où ils ne trouvaient que de l'honneur pour eux. La cérémonie ne tarda guère à être en ordre. Il fut conduit au son des

trompettes ; & toute ſa ſuite donnait de grandes marques de joie pendant la marche ſur la victoire qu'il avait remportée.

En arrivant, il ſe proſterna devant le roi, qui le releva & lui dit : « Trigaudin, je ſuis content de ta conduite ; je te décharge de toutes les accuſations intentées contre toi. Si Glouton guérit de ſes bleſſures, je le traiterai ſelon droit & raiſon ». « Seigneur roi, répondit Trigaudin, votre majeſté me comble de ſes graces. Elle voit que la vérité s'eſt fait jour à travers les obſtacles. Avant que je fuſſe honoré de votre bienveillance, pluſieurs me regardaient avec mépris. Attachés ſeulement aux apparences ils ſuivaient le parti de Glouton. La diſgrace fait diſparaître les adulateurs que la faveur avait attirés. Je rapporterai à ce ſujet un trait d'hiſtoire, que la mémoire me fournit.

Il y avait dans une baſſe-cour une troupe de Chiens qui attendaient qu'on leur apportât à manger. Ils virent ſortir de la cuiſine un mâtin qui avait trouvé un gros morceau de viande, avant qu'il fût perdu. Ils s'approchèrent tous & lui dirent : il faut que le cuiſinier vous aime bien, pour vous avoir donné un ſi bon lopin. Dans le tems qu'ils le félicitaient à deſſein d'attraper

quelque parcelle de ſa fortune, le cuiſinier, qui s'était apperçu qu'on l'avait déniaiſé, vint ſourdement avec un gros bâton qu'il cachait derrière lui; & ſurprenant ſon voleur, il lui en déchargea un coup terrible ſur l'échine. Les écornifleurs s'eſquivèrent de différens côtés avec précipitation, abandonnant celui qu'ils courtiſaient auparavant.

Il en arrive tous les jours de même, ſeigneur roi: tant que nous ſommes en proſpérité, nous trouvons des flatteurs. Nous voit-on riches & dans l'abondance, on vient nous offrir mille ſervices? Il ſuffit de n'avoir beſoin de perſonne pour être ſecouru de tout le monde. Si quelqu'un parvient par intrigue à quelque place honorable qui ne lui ſoit pas dûe, ſon mérite, lui fait-on entendre, a été trop tard récompenſé. Ceux même qui rempliſſent des poſtes où on les craint plus qu'on ne les aime, peuvent ſouvent s'énorgueillir des témoignages d'eſtime & de conſidération qu'ils reçoivent. On les careſſe dans la vue d'être épargné & favoriſé. On vante en leur préſence le choix tombé ſur eux, comme une récompenſe de leur équité & de leur déſintéreſſement, pendant que ces complimens ſont démentis par les ſentimens du cœur. Auſſi la fortune

vient elle à leur tourner le dos, il n'eſt plus queſtion de les ménager : on ne les plaint point dans leur adverſité : on ſe dédommage de la complaiſance que l'on avait auparavant pour eux à regret : on les accable de reproches & d'injures.

J'AI éprouvé, ſeigneur roi, les différens effets des révolutions de la vie. Il ſemblait que j'allaſſe être la victime d'une haine preſque générale. Qui n'aurait pas cru que le plus grand nombre ne fût celui, dont le jugement était le mieux fondé? Cependant le ſort du combat ne laiſſe aucun doute que je n'aye toujours eu le bon droit de mon côté : j'eſpère de ne l'avoir pas moins à l'avenir en dépit de l'envie ».

LE roi répondit : « Je veux, Trigaudin, me ſervir de toi dans la ſuite en toutes occaſions, ſoit pour délibérer ſoit pour agir. Prends bien garde d'offenſer jamais perſonne. Je te rétablis dans ta première réputation. Tu es, je l'avoue, néceſſaire à la cour, ſi tu veux t'y comporter avec candeur. Il n'y a perſonne qui te ſurpaſſe en pénétration & en mémoire. Tâche de conſerver mes bonnes graces. Le ſouvenir des réflexions que tu viens de faire doit t'y engager. Tu entretiendras ma protection par une conduite ſage. Quiconque oſera te nuire

aura affaire à moi. Je te fais *Général de mes troupes, & Gouverneur Général de mes états* ».

A CES paroles, les amis de Trigaudin tèmoignèrent au roi leur gratitude avec de grandes acclamations. Le roi leur dit : « J'ai toute la bonne volonté possible pour lui : mais recommandez-lui bien de se contenir dans son devoir ». Ils promirent au roi que lui & eux, ils seraient toujours inviolablement attachés à son service.

TRIGAUDIN parut avoir le cœur pénétré de reconnaissance. Je ne mérite pas, dit-il au roi, l'honneur que votre majesté me fait. Elle peut compter sur tous les services qui dépendront de moi. Le trésor sera employé à la rendre redoutable à ses ennemis. Rien ne sera épargné pour lui procurer un règne glorieux & florissant.

ET vous, madame, ajouta-t-il en s'adressant à la reine, vous voyez la suite de vos bienfaits. L'innocence que vous avez protégée est victorieuse. Un succès imprévu a justifié la confiance dont vous m'avez honoré. Je n'ai point de termes assez forts pour exprimer ma reconnaissance. Nous allons mes amis & moi faire une perquisition exacte des présens qui vous étaient destinés.

destinés. J'espère que nous ne tarderons pas à les découvrir.

Le roi & la reine engagèrent Trigaudin à revenir le plutôt qu'il pourrait. Il les assura qu'il suivrait toujours son penchant en se conformant à leurs intentions ; & il partit avec une grande joie de s'être tiré si honorablement d'un si mauvais pas. Il se laissa accompagner quelque espace de chemin par ceux de son parti ; après quoi il les remercia & prit congé d'eux, en les invitant à ne pas aller plus loin & à s'en retourner chacun chez soi. Pour lui il se rendit à son château de Malperdu, où il raconta à sa femme tout ce qui s'était passé. Elle fut charmée de se voir devenue l'une des premières dames du royaume.

RÉFLEXION.

La roue de la fortune tourne sans cesse, pour tenir les uns en crainte & les autres en espérance. Malheur à celui, qui n'étant pas content de l'état où la providence l'a placé, ne cesse d'aspirer après les honneurs.

Lu & approuvé ce 1er Décembre 1787.

SELIS.

Le Privilége se trouve à la fin des Superstitions Orientales.

TABLE DES CHAPITRES.

Fin de la Table des Chapitres.


Digitized by Google

